

Pasteur J.-B. Pruvot :

les protestants de Bertry (Nord)

Texte publié par Madeleine Thomas et Daniel Robert

Un ensemble de documents très intéressants concernant la communauté de Bertry (Nord), au sud-est de Cambrai, canton de Clary, vient d'être donné (en copie) à notre Société. Il porte la cote : ms. 1663d. Ce don a été fait par Mme Madeleine Thomas, archiviste honoraire, descendante de la famille pastorale et industrielle Poulain, qui était originaire de Bertry. Les textes concernent à la fois le groupe protestant et cette famille, tenant à la fois des souvenirs personnels et de la monographie d'une petite Eglise. Les documents remis sont au nombre de trois, qui dans une large mesure se complètent.

- Le plus long, que j'appelle n° 1, et qui porte le titre *Histoire des protestants de Bertry*, 142 p., n'est pas signé mais l'auteur n'en fait pas de doute (il se désigne lui-même dans le texte, à la page 3 du ms, notamment) : c'est Jean-Baptiste Pruvot (1803-1878 ?), dont la mère était Espérance Poulain, soeur de Valentin et de Louis Poulain (voir plus loin). Il a écrit (rédigé) vers 1875.

Nous donnons l'essentiel de ce ms., en l'allégeant un peu (parfois, il se répète, l'on peut dans ce cas l'abréger (sans aucun inconvénient).

- Une autre version (n° 2), plus courte, ne concerne que la prime jeunesse de J.-B. Pruvot : elle contient d'assez nombreux détails supplémentaires.

- Un troisième ms. (n° 3), certainement postérieur, a pour rédacteur un arrière-petit-fils de Pruvot (par sa fille Sophie, Mme Henri Taine), Eugène Taine (1873-1956) ; il repose en grande partie sur un *Journal* de Pruvot, journal qui est assez souvent recopié par Taine¹. Nous citons en note ce que les mss. 2 et 3 nous ont paru apporter de plus utile ; les copies complètes sont elles aussi remises à la Société de l'Histoire du Protestantisme Français.

L'orthographe des mss, n'est pas très bonne, surtout dans les n° 1 et 2. Nous la rectifions², alors que les copies de Mme Thomas versées à la S. H. P. F, la conservent avec soin.

Quel est l'intérêt de cet ensemble ?

¹ Ce journal, que l'on croyait perdu, a été retrouvé en 1982 au Mans. Le filiation Journal-Ms. Taine est ainsi confirmée.

² Voici un exemple de l'orthographe authentique (ms. N° 1, p. 1) : « ... Une histoire populaire rapporte qu'un homme ... a été mis en prison à Cambrai ... ; et que Fénelon, archevêque ... alla le voir et lui dit : Ne crains rien ... tu es couvert du manteau de Fénelon... »

D'abord, bien évidemment, d'avoir le sel du document. Il nous renseigne de première main au sujet d'une petite Eglise dont l'on savait très peu de chose (les bons livres de feu les pasteurs Jean de Visme, *Jean de Visme*, 1927, et Paul Beuzart, *Parfondeval-en-Thiérasche*, nouv. éd. 1942, n'en parlent pas ; le second indique cependant bien la diversité des opinions religieuses dans la région, notamment pp. 104.110).

En second lieu, de nous apporter quelque lumière au sujet de faits et de structures (à un échelon minuscule) qui en eux-mêmes méritent la vive attention du chercheur. Bertry est une toute petite Eglise née en milieu de tisserands à proximité d'Eglises plus anciennes (Quiévy au nord, Walincourt au sud-ouest, Inchy-Beaumont à l'est) ; née de l'exemple des vieux protestants, au début de la période de liberté, sous Napoléon. Un peu plus tard, elle a été transformée par le Réveil (les colporteurs préparés par H. Pyt paraissent avoir joué un rôle décisif). Ensuite, elle a été prodigieusement variée (réformés « nationaux », dissidents dont la plupart devinrent baptistes, et même quelques Irvingiens), tout en se passant - ou presque - de pasteur, et en suscitant de son sein des laïcs sans études, qui présidaient le culte, dont les deux frères d'opinion opposée, Valentin (+ 1854) et Louis (+ 1860) Poulain, et leur neveu J.-B. Pruvot ; Pruvot lui-même prêcha tout en étant tisserand, avant de faire quelques études à Douai sous la direction de pasteurs baptistes américains³ ; il fut pasteur baptiste (1840), puis servit (1854) la Société Chrétienne du Nord, à Verdun principalement (1855-1874). Le lecteur sera, pensons-nous, ému de son insistance au sujet de la prière publique personnelle, prière « du coeur » - et des explications familières de l'Ecriture données par des hommes sortis, si nous osons dire, du rang⁴.

HISTOIRE DES PROTESTANTS DE BERTRY (NORD)

Il y avait des protestants à Walincourt, à Caullery, à Caudry, à Inchy-Beaumont, à Quiévy, etc., avant qu'il en eut à Bertry⁵. Une histoire populaire rapporte qu'un

³ G. Rousseau, *Histoire des Eglises Baptistes*, P., s. d. (vers 1951) fait allusion à leur centre de formation pratique.

⁴ Les notes sont de Mme Thomas (M.T.) ou de nous (D.R.), parfois des deux à la fois ; tout ce qui est local provient de Mme Thomas.

⁵ Bertry, Caudry, Caullery, Walincourt : canton de Clary. Inchy-Beaumont : canton du Cateau. Quiévy : canton de Carnières (M.T.)

homme de Quiévy, nommé Lorriaux⁶, a été mis en prison à Cambrai pour cause de religion, sous le règne de Louis XIV ; et que Fénelon, archevêque de cette ville, alla le voir dans sa prison et lui dit : Ne crains rien, Lorriaux, tu es couvert du manteau de Fénelon. Ainsi donc, du temps de Fénelon, il y avait des protestants à Quiévy. Mais il n'y en avait point encore à Bertry,

Le premier Protestant que l'on a connu à Bertry fut un homme appelé Jean-Baptiste Basquin, tailleur d'habits et époux de Jeanne Thérèse Poulain ; ils avaient sept enfants : deux filles et cinq garçons⁷.

Ce Jean-Baptiste Basquin allait presque chaque dimanche à Caudry pour assister au culte protestant [...], Pour ce qui était des gens du village, ils pensaient que le père Basquin, comme il était tailleur, allait reporter de l'ouvrage à Caudry⁸.

Dans ce temps il y avait aussi une famille dont le chef se nommait Jean-Philippe Poulain, époux de Marie-Reine Lefèvre, ils avaient aussi sept enfants : 4 filles : Marie-Thérèse, Geneviève, Marie-Reine et Espérance ; et 3 fils dont l'aîné se nommait Valentin, ensuite Louis et Philippe⁹.

Marie-Thérèse avait épousé Louis Aimé, Geneviève avait épousé Auguste Lefèvre, Espérance avait épousé Louis Pruvot, Valentin épousa Rosalie Aimé, soeur de Louis Aimé. Mais Louis Pruvot mourut après environ trois années de mariage, laissant un fils à sa femme du nom de Jean-Baptiste¹⁰. Ensuite Louis Poulain épousa Marianne Rocquet, et Espérance, après quelques années de veuvage, épousa Jean-Philippe Rocquet, frère de Marianne¹¹.

Valentin Poulain n'avait pas voulu faite sa première communion dans l'Eglise romaine, et aussi n'avait-il pas voulu se marier au curé. Il n'était cependant pas incrédule, mais il disait : quand je prendrai une religion, ce sera celle des apôtres.

Cela a été raconté plusieurs fois par Valentin lui-même à celui qui a écrit ces lignes, en lui parlant de son passé¹².

Or, il arriva, de 1808 à 1809, que, comme Valentin était tisseur de son état¹³, jusqu'alors, il faisait des calicots pour un homme d'Inchy-Beaumont, nommé

⁶ Lorriaux : Voir, dans la suite de l'Histoire le nom d'Elisée Lorriaux et note (138) sur le pasteur (Théophile) Lorriaux, son fils (M.T.) Lorriaux : Voir, dans la suite de l'Histoire le nom d'Elisée Lorriaux et note 138 sur le pasteur (Théophile) Lorriaux, son fils (M.T.)

⁷ Jean Baptiste Basquin (mort en avril 1810 selon Pruvot, p. 5). Sa femme, Anne Thérèse Poulain, était la sœur de la grand-mère paternelle de Jean Baptiste Pruvot, Anne Joseph. Liens de parenté avec la famille de Jean Philippe Poulain non précisés (M.T.)

⁸ Le récit Pruvot donne donc une origine intérieure, « indigène », à ces néo-protestants. En dehors de toute action des internés britanniques (hypothèse A. Wemyss). La date du passage au protestantisme de Basquin semblerait, d'après le récit, au moins quelque peu antérieure à 1808 (D.R.)

L'on ne peut exclure la présence à Bertry de quelques protestants à une époque plus ancienne (cf. p. 5, les Nouveaux Testaments d'origine hollandaise) (M.T.)

⁹ Jean Philippe était fils d'ignace, tonnelier. Né vers 1745, mort dans sa quatre-vingt-dixième année, en 1842. Sa femme, Marie Reine Lefebvre ou Lefèvre, était morte en 1834 (M.T.)

¹⁰ C'est le narrateur, qui sera pasteur (D.R.)

¹¹ Ceci n'est qu'un exemple des liens complexes de parenté qui liaient les différents membres de la famille Poulain. L'endogamie semble avoir été une pratique courante dans le Nord à cette époque (M.T.)

¹² Cette phrase confirme l'attribution de l'Histoire ... à J.-B. Pruvot (M.T.)

François Boulet qui était protestant, avec qui il eut occasion de parler religion et d'assister au culte qui se célébrait dans ce village, et de causer aussi avec plusieurs membres de l'assemblée ; de sorte qu'il trouva la religion protestante plus conforme à celle des apôtres que celle des prêtres ; et il l'embrassa.

Mais il fit bientôt part de sa découverte à ses frères, Louis et Philippe, ainsi qu'à ses beaux-frères, Louis Aimé, Auguste Lefevre ; à Jean-Baptiste Aimé, frère de sa femme, qui avait épousé Marie Joseph Lechef et enfin à Jean-Joseph Denoyelle son voisin, époux d'Ambrosine Lechef.

Un jour que l'ancien Pasteur M. De Vismes devait prêcher à Inchy-Beaumont, les prosélytes de Bertry, qui en étaient prévenus, se rendirent ensemble à Inchy pour l'entendre ; [...] car à ce temps il y avait peu de Pasteurs ; il n'y en avait pas même à Walincourt, bien que ce fût une place officielle. Il y en avait eu un nommé M. Courlat ; mais il n'y resta que peu de temps¹⁴.

Quand donc il y avait un Pasteur dans quelque localité, on y allait, non seulement pour l'entendre, mais aussi pour recevoir la sainte Cène, pour recevoir la bénédiction des mariages, pour faire baptiser les enfants et les prosélytes pour se faire recevoir dans l'Eglise.

Le jour donc que M. le Pasteur De Vismes était à Inchy, bon nombre de protestants de Caudry s'y rendirent et avec eux le père Basquin, tailleur, et il s'y rencontra avec les autres de Bertry et parlèrent ensemble de leurs sentiments religieux en retournant à leur village, bien contents de leur découverte.

Pendant quelque temps, les nouveaux protestants de Bertry allèrent chaque dimanche au culte à Inchy, pour apprendre les chants des Psaumes et des cantiques.

¹³ Le ms, n° 2 (abrégé) précise : « L'industrie du village était alors la fabrication du (sic) batiste [...] les femmes faisaient le fil et les hommes tissaient la toile. Mais en 1810 la fabrication du calicot commençait à prendre et Valentin et Louis Poulain, ainsi que Jean-Joseph Denoyelle, furent les premiers qui entreprirent ce genre de tissu. Et comme il n'y avait point de fabricant de calicot à Bertry, les ouvriers étaient obligés d'aller chercher leurs matières à Inchy-Beaumont où il y avait des magasins de fabrication. »

La batiste est une fine toile de lin. Le calicot une toile de coton (l'Empire recevait du coton du Levant, les Anglais ne pouvant empêcher à 100% ce commerce) (D.R.),

¹⁴ « Ancien Pasteur » paraît simplement indiquer que les faits se passent à une époque ancienne et mal précisée. Jean De Vismes (selon la famille, de Visme) a été pasteur, dans l'organisation Portalis, à Quiévy à l'est de Cambrai et au sud de Valenciennes. Habita Valenciennes depuis 1798. Bonne étude de son descendant et homonyme Jean de Visme, J. de Visme, Clamart (Je Sers), 1927.

Walincourt (au sud de Cambrai) était bien en effet un « poste » prévu par Portalis. Pasteur Courlat à Walincourt en 1811 et (conflit) 1812, voir Jacques Pannier : les *Protestants de Walincourt*, brochure s-d-, et J. de Visme, chapitre spécial, p. 169 sq.

Ce pasteur Jean-Pierre Courlat, vaudois, est bien mal connu. Il voyagea beaucoup (brèves notices dans D. Robert, *Les Eglises... 1800-1830*, p. 550, et - écrits - Rambert, A. *Vinet*, p. 597 de la réédition Bridel). Au sujet de son séjour antérieur en Charente-Maritime vers 1808, à Chatressac, commune de Chaillevette, M.M. Causse a fait des découvertes ; une copie ms. de son opuscule, *L'Homme animal formé par le monde, et L'Homme spirituel instruit par la Religion*, P, 1810, 99 p., dont les idées concernant le salut font, sans accent, déjà penser à celles du Réveil, a été retrouvée dans ce lieu (erreur ap. Pannier, p. 52, au sujet de ses idées). Quand il quitta le Nord, contre son gré, en 1813, De Vismes le secourut (il était dans une grande misère) (J. de Vismes, p. 182) (M.T. et D.R.)

Mais ils prirent bientôt le parti d'établir un culte à Bertry, en la demeure de Valentin.

Il est vrai que les cultes ne se faisaient que par des lectures ; mais toujours est-il qu'ils firent ce qu'ils purent, et ils n'eurent pas honte de se montrer.

Valentin et Louis achetèrent une grosse Bible d'Ostervald à réflexions, pour 20 francs.

Louis Aimé acheta une grande liturgie, dite de Genève, pour les dimanches et jours de fêtes. On se procura aussi d'un indicateur pour les chapitres qu'on devait lire et pour les psaumes que l'on devait chanter chaque dimanche de l'année et aux fêtes. On s'est aussi procuré les sermons de Jaclot, de Durant et de Saurin¹⁵.

Et avec tout cela il fallut encore se munir de livres de Psaumes dont chacun coûtait 7 F ; cependant il y en avait au moins un par famille bien que personne n'était riche.

La sainte Bible et le Nouveau Testament étaient encore bien rares alors . parce que l'on n'en imprimait pas encore en France.

On trouva chez quelques Catholiques romains des Nouveaux Testaments avec les Psaumes en musique et quelques cantiques. Il y en avait de plusieurs formats, quelques-uns étaient si petits qu'on aurait pu les mettre dans sa poche de gilet. Ces livres avaient été imprimés à Amsterdam (Hollande), et avaient été apportés en France, sous la croix, par des Pasteurs Hollandais, du temps de Louis XIV¹⁶.

Ces premiers protestants s'en allaient au culte, ou, comme on disait alors, à la prière, avec le livre à Psaumes sous le bras, comme les catholiques romains avec leur office divin, ou leur paroissien.

Ainsi les premiers protestants de Bertry furent Jean-Baptiste Basquin tailleur d'habits, lequel mourut le 21 avril 1810, à l'âge de 68 ans. Ce fut M. Jacques Bricout d'Inchy qui présida son enterrement par lectures.

Les autres furent Valentin Poulain et sa femme Rosalie Aimé; ils avaient un fils nommé Théophile, âgé de cinq à six ans¹⁷.

Louis Poulain et sa femme Marianne Rocquet ; ils avaient aussi un fils Louis âgé de deux à trois ans.

Philippe Poulain était encore célibataire.

Louis Aimé et sa femme Marie-Thérèse Poulain ; ils avaient quatre enfants : [...] de plus un cinquième, un fils nommé Joseph, qui était encore bien jeune, et auquel son père avait voulu donner le nom de Nabuchodonosor¹⁸.

Auguste Lefèvre, époux de Geneviève Poulain, avaient trois enfants 1...1.

¹⁵ Jaclot : Jaquelot (1649-1708). Noter que Jacob François Durand (Lausanne) + 1816, était un prosélyte né en France. Jacq. Saurin (1677-1730). (D.R.)

¹⁶ Pruvot ignore manifestement le rôle des pasteurs néerlandais des « Eglises de la Barrière » (D.R.)

¹⁷ Théophile Poulain, plus tard pasteur (1805-1889), sera souvent nommé dans l'Histoire ... (M.T.). Voir sur lui Alf. Daullé, Chronique ... du consistoire de St-Quentin, P. 1890, p. 69, n°1.

¹⁸ En 1830, Joseph Aimé (ou Haimez) accompagne à Londres Valentin Poulain pour recevoir la charge d'évangéliste baptiste (M.T.) Cf. p. 228.

Jean-Baptiste Aimé et sa femme, Marie Josephe Lechef, avaient deux enfants [...].

Marie-Josephe Lechef étant morte, Jean-Baptiste Aimé épousa, en secondes noces, Pacifique Cendras, protestante de Caudry.

Jean-Joseph Denoyelle et Ambroisine Lechef ne tinrent pas bon, ils retournèrent à l'Eglise romaine [...]. Tous ces enfants encore en bas âge suivirent naturellement leurs parents dans la religion, de sorte que de bonne heure on pouvait compter vingt-neuf protestants à Bertry.

Voici comment on célébrait le culte :

Louis Aimé était lecteur des sermons et des prières, à son défaut, il était remplacé dans ses fonctions par Valentin, qui, avec son frère Louis, lisait alternativement la Bible avec les réflexions [...]. [...]les frères Poulain parlèrent des principes de leur nouvelle religion à leur père et à leur mère et cette dernière embrassa aussi le protestantisme. Il faut dire aussi qu'elle était craignant Dieu, bonne et pieuse autant qu'on peut l'être dans les ténèbres de l'Eglise romaine. Aussi quand ses fils lui parlèrent de la Vérité, elle ne fit aucune difficulté pour la recevoir ; et elle fréquenta le culte, se munit d'une Bible qu'elle lut fréquemment avec son mari.

Nous avons parlé de deux soeurs des frères Poulain qui se sont faites protestantes avec leurs maris ; mais il en reste encore deux autres dont nous devons aussi parler : Marie-Reine et Espérance. Marie-Reine garda le célibat et le catholicisme pendant toute sa vie ; elle était presque aveugle.

Espérance jusqu'ici était toujours catholique ainsi que son mari, Jean-Philippe Rocquet, et son fils de son premier mari [J.-B. Pruvot]. Elle avait aussi deux autres enfants baptisés dans l'Eglise romaine. Quand son fils aîné eut atteint l'âge de huit ans, comme il allait à l'école et qu'il commençait à lire, son oncle Philippe lui donna un petit paroissien romain, car l'oncle n'en avait plus besoin parce qu'il était protestant¹⁹.

Cet enfant avait beaucoup de zèle [...] il devint enfant de chœur et servit la Messe pendant quelque temps, Et comme les Psaumes des Vêpres étaient sur le paroissien que son oncle lui avait donné, il les chantait en latin avec les autres chantres.

Mais ce petit paroissien lui fit du bien sous un certain rapport. Car il y avait sur ce livre un traité intitulé : *Pensées chrétiennes pour tous les jours du mois*, et l'une de ces pensées avait rapport au jugement dernier. Cela frappa l'esprit de l'enfant qui voulait souvent la lire.

Cet enfant visitait souvent sa grand-mère Poulain [...]. Sa grand-mère lui faisait souvent lire l'Evangile.

Il savait bien que la plus grande partie de ses parents du côté de sa mère étaient protestants, Huguenots 1...1 il les en blâmait et les méprisait [...].

¹⁹ Ce fils (du premier lit, ou aîné) est le rédacteur de l'Histoire. D'où les précisions qui suivent, livre des Confessions en petit (D.R.).

Mais un dimanche qu'il était aux Vêpres et qu'on chantait le psaume CXIV de la bible des catholiques : In *exitu Israël Egypto*, etc. fatigué de chanter, il se mit à lire la traduction française de ce psaume à côté du latin, et il fut frappé par ces paroles : *Les idoles des nations sont d'or et d'argent ; elles ont des yeux, et ne voient point ; elles ont une bouche, et ne parlent point [...] ; elles ont des oreilles, et n'entendent point [...].*

En lisant ces paroles l'enfant qui avait devant lui une statue, soi-disant de la Vierge Marie ; sur laquelle statue, il jetait les yeux à chaque sentence qu'il lisait, en disant : C'est comme cela ; c'est comme cette statue. La statue qu'il avait devant les yeux ressemblait parfaitement en tout aux idoles des Nations.

Ainsi la lecture de la parole de Dieu que la mère Poulain faisait souvent faire à son petit-fils, jointe à l'intelligence naturelle de l'enfant, lui donnèrent du dégoût pour la religion romaine. Cependant il n'en connaissait pas encore toutes les erreurs ; il ne connaissait, ni la doctrine du Purgatoire ; ni celle de la Transsubstantiation, ni le culte de la vierge et des saints. Ce qui l'a dégoûté de l'Eglise romaine, ce furent son idolâtrie et son culte en langue inconnue du peuple.

Jusqu'ici l'enfant n'avait pas encore assisté à aucun culte protestant. Mais un dimanche il eut occasion d'aller à Inchy avec son cousin Constant Lefèvre, qui était protestant. Celui-ci le conduisit au temple. L'enfant ne remarqua rien de particulier, mais il fut content d'entendre lire la parole de Dieu et chanter des Psaumes en français. Il avait bien retenu les Numéros des Psaumes qu'on avait chantés, mais il n'avait pas bien saisi les chapitres qu'on avait lus.

De sorte que le lendemain, lundi, il alla chez sa grand-mère Poulain et lui dit qu'il avait été au temple à Inchy-Beaumont et que le culte lui avait semblé bien beau. Et il chercha sur le Nouveau Testament de sa grand-mère les chapitres qu'il avait entendu lire, et sur son Psautier, les Psaumes que l'on avait chantés. Alors sa grand-mère lui promit un sou, s'il voulait apprendre la prière qu'on disait en entrant au temple. Et une demi-heure après, il savait par coeur la prière, et le sou lui était donné.

Et bien qu'il ne l'ait pas récitée chaque fois qu'il est entré dans un temple, parvenu à l'âge de soixante-douze ans²⁰, il pouvait encore réciter cette prière, qu'il avait apprise à l'âge de neuf ans. La voici :

Seigneur, mon Dieu, je te supplie, pour l'amour de Jésus-Christ, de recevoir favorablement le culte public que je viens te rendre avec mes frères. Fléchis mon coeur, afin que je puisse te t'offrir en sacrifice, préserve moi de distraction, d'hypocrisie, de tiédeur et de tout ce qui pourrait t'empêcher d'exaucer mes prières. Que je t'invoque avec zèle, que je psalmodie en ton saint nom avec ardeur, que ta Parole touche mon coeur et le fléchisse à ton obéissance. Fais, ô mon Dieu, que je sorte de ce lieu plus détaché du monde et de moi-même et plus dévoué à ton service. Exauce-moi, pour l'amour de Jésus-Christ. Amen.

²⁰ Pruvot rédige donc à soixante-douze ans, vers 1875 (il est né en 1803), ms d'Eugène Taine). Cf. la fin du ms (dernière date, 1876) (D.R.).

Le dimanche suivant le jeune Pruvot alla encore à la Messe, mais sans goût ; mais l'après-midi, il alla au culte protestant pour la première fois à Bertry, avec sa grand-mère Poulain. Le dimanche suivant, il alla encore au temple le matin ; mais l'après-midi, comme on avait la communion à l'Eglise romaine, il alla aux Vêpres, avec un certain dégoût. Mais ce fut fini, il se décida à quitter entièrement l'Eglise romaine.

Il aimait les saintes Ecritures ; mais ce qui lui plaisait le plus chez les protestants, c'était le chant ; parce qu'il aimait à chanter ; et là il pouvait se réjouir à volonté.

Dans ses prières du matin et du soir, il rejeta tout ce qui était en latin, ainsi que les prières pour les morts. Et comme dans le culte public les Protestants ne se mettaient pas à genoux, il croyait qu'il ne devait pas s'y mettre non plus dans ses prières particulières. Mais un jour qu'il venait de terminer sa prière, le mari de sa mère, Jean-Philippe Rocquet, lui reprocha d'avoir trop tôt fini de prier, parce qu'il ne récitait que la prière du Seigneur et la confession de foi, ou symbole des apôtres ; et il lui reprocha aussi de ne pas dire une prière pour ses parents trépassés, pas même pour son propre père défunt.

Mais la mère prit la défense du fils [...]. Alors son mari lui répondit : Je le laisserai faire ; parce qu'il n'est pas mon propre fils.

D'un autre côté Louis Poulain et Auguste Lefèvre, qui étaient voisins, visitaient souvent Espérance et son mari, et parlaient avec eux de religion. Et Espérance s'inclinait beaucoup du côté des protestants, parce que sa mère, ses frères et deux de ses soeurs s'étaient tournés de ce côté, et que son fils lui disait souvent : Maman, venez à la prière avec moi.

Son mari vit bientôt la différence qu'il y a entre la religion romaine et la protestante ; mais il ne pouvait se décider à faire le pas ; parce qu'il craignait fai(re) de la peine à sa mère [...], elle avait eu beaucoup de chagrin, son mari avait été tué dans sa maison, voulant empêcher une rixe et quelque temps après son fils puîné avait été emmené par les gendarmes pour être soldat, en 1812, il n'est jamais retourné [...]²¹.

Enfin Espérance céda aux instances de son fils et de ses frères ; elle assista au culte protestant ; son mari [...] était lui-même plus avancé qu'elle, dans la connaissance de la Vérité. Mais il craignait sa mère.

Plusieurs des enfants du père Poulain n'étaient pas riches [...]. Le petit Pruvot n'alla plus à l'école dès l'âge de neuf ans. Son cousin Théophile Poulain y alla plus

²¹ Complément (ms. abrégé) : « [...] il arriva que Valentin fit une cave, car le calicot se fabriquait dans des caves ; il fit aussi une chambre au« dessus de la cave, et cette chambre fut réservée pour faire le culte. On se trouvait là fort bien, car la maison était retirée de la rue. Quand la cave fut faite J.-P. Rocquet alla travailler avec ses beaux-frères dans cette cave pour apprendre à faire le calicot. Il eut alors l'occasion d'entendre parler de religion, et on lui montra encore plus fortement les erreurs de Rome. Nous sommes sur la fin de 1812 [...] (D.R.).

longtemps ; mais il dut aussi la quitter pour apprendre l'état de son père qui s'était mis à travailler de menuisier²².

Jusqu'ici, il n'y avait pas d'autre Pasteur dans les environs de Bertry plus rapproché que M. De Vismes qui demeurait à Valenciennes.

Mais il arriva un nouveau Pasteur à Walincourt nommé : M. Larchevêque, on était alors en 1814.

On prit donc des arrangements pour les localités que le nouveau Pasteur devait visiter ; de sorte que le petit troupeau de Bertry fut considéré comme annexe de Walincourt, et on décida que le Pasteur irait y prêcher six fois par année. Alors l'Eglise protestante de Bertry fut officiellement reconnue²³.

Dans ce temps les protestants de Bertry chantaient une chanson qui avait été composée à l'occasion de la révocation de l'édit de Nantes [*50 strophes ; de peu d'intérêt*].

Reprenons notre histoire.

En 1814, dans le mois de juin, Espérance accoucha d'un fils, c'était son troisième enfant depuis qu'elle était remariée. Comme elle était protestante et que son mari ne l'était pas encore, son fils aîné, le jeune Pruvot, se mit en devoir de procurer un parrain et une marraine à l'enfant qui venait de naître, espérant qu'il serait baptisé protestant.

Il alla donc demander, pour parrain à son frère : Théophile Poulain, son cousin; et pour marraine, Judith Aimé, sa cousine. C'était une effronterie de la part de ce jeune garçon. Le beau-père n'en fut pas satisfait [...]. Cependant il laissa faire. Et l'enfant fut enregistré sous le nom d'Esaié Rocquet, que son parrain lui donna. Mais ce nom ne plaisait pas dans la famille Rocquet ; c'est pourquoi on le changea en celui d'André²⁴.

Quelque temps après, comme le nouveau Pasteur prêchait à Caullery, Espérance y porta son enfant et le fit baptiser par le Pasteur ; et le père n'en dit rien.

La première fois que le Pasteur Larchevêque, prêcha à Bertry, on se réunit comme d'habitude dans la chambre de Valentin. Et celui-ci avait fait une très belle chaire pour le temps. On vit ce jour-là plusieurs étrangers au culte de Bertry [...]²⁵.

Il y eut donc ce jour-là, à Bertry, des Protestants de Veau (Aisne)²⁶. On y a vu aussi, entre autre un protestant de Reumont, nommé François Dron, tourneur de son état. Comment cet homme était-il devenu protestant ? C'est ce que personne ne sait

²² Vers 1812 ou 1813. Cf. lignes suivantes (arrivée du pasteur Larchevêque, en fait fin 1813, ms abrégé et dossiers des A. Nat., F19 10388 (D.R.).

²³ Distance jusqu'à Valenciennes, 32 à 35 km, à Walincourt, 9 à 10 (D.R.)

²⁴ Détail certainement vécu ! Esaïe est un prénom « voyant » (D.R.). André est le prénom du grand-père (M.T.).

²⁵ Récit plus détaillé dans le texte court ou n° 2 : « [...] bien que ce fût l'hiver (1813,1814 ou 1814-1815), la petite chambre fut comble, parce qu'il s'y trouvait des étrangers au village pour entendre le pasteur ; il y en avait de Veaux en Arrouaise (Aisne) [...] » (D.R.).

²⁶ Vaux-Andigny, canton de Wassigny (Aisne), à l'est de Bohain, soit 10 à 12 km de Reumont, dans le canton du Cateau, qui est tout proche de Bertry (M.T.).

maintenant. Toutefois il fut le premier protestant de Reumont ; et ce fut lui qui propagea le Protestantisme dans ce village [...].

On ouvrit donc aussi un culte protestant à Reumont. Et les principaux protestants de Bertry, Valentin et Louis Poulain, s'y rendaient le dimanche, tour à tour, pour les mettre en train à chanter. Car c'était là le plus difficile.

On s'assembla d'abord chez François Dron, ensuite chez Prudent Gibot [...].

Quand il y eut un culte établi à Reumont, il fut convenu que le Pasteur partagerait ses services entre Bertry et Reumont. M. Larchevêque alla donc trois fois par année à Bertry et autant à Reumont. Ces deux Eglises n'en formaient qu'une [...].

Mais revenons à Bertry. Jean-Philippe Rocquet connaissait déjà bien les erreurs de l'Eglise romaine [...], quand le Pasteur était à Inchy, il y allait. Mais depuis la mort de sa mère, sur la fin de 1814, il fréquenta le culte à Bertry.

Les années 1815 et 1816 furent malheureuses. Deux fléaux tombèrent sur la France : la guerre et l'invasion, puis une grande cherté de vivres : le pain s'est vendu 60 centimes la livre²⁷.

Les enfants des protestants grandissaient. Théophile Poulain allait toujours à l'école et profitait beaucoup. Il se joignit à son cousin Pruvot pour apprendre le catéchisme. Ils apprirent aussi ensemble les chants des Psaumes. Et bientôt on les fit lire aux cultes.

Comme les familles de protestants se multipliaient (le plus jeune des frères Poulain était aussi marié et le père Poulain lui-même allait au culte), il arriva que la chambre dans laquelle on s'assemblait était devenue trop petite, surtout quand le Pasteur y était. Le père Poulain, ayant acheté une maison, la deuxième au-dessus de celle de Valentin, il arriva, en 1820, qu'il fit agrandir la chambre du fond de cette maison, pour y faire le culte. Quand cette place fut arrangée, on y plaça la chaire, le pupitre et les bancs et on y fit le culte pendant quelque temps.

Mais la même année, le père Poulain loua sa maison à un homme nommé Piloy, sans néanmoins engager la chambre qui servait de temple [...]. On pouvait communiquer avec le temple par une porte. Mais le pire, c'est que ce Piloy se mit cabaretier. Cela ne convenait pas à côté d'un lieu de culte. Aussi les deux fils aînés du père Poulain et plusieurs de ses gendres, ne voulurent plus entrer dans ce temple pour louer Dieu. Il fut donc abandonné.

Alors le père Poulain, pour parer sa faute, offrit la plus belle chambre de sa maison, où il demeurait, rue de Fervaque, pour y faire le culte. Mais ni ses fils aînés ni ses gendres ne voulurent point y aller. Il n'y eut que Philippe Poulain et Rocquet et

²⁷ Ce qui est dit ici de l'invasion est sommaire. La biographie de Pruvot par Eugène Taine est beaucoup plus précise. En 1814, Bertry vit des artilleurs prussiens (évacuant la France). En 1815, après Waterloo, « il arriva des Russes à Bertry qui y restèrent trois ans ».

De même, Taine explique mieux la « cherté » : « Il plut beaucoup en 1816. Plusieurs maisons s'écroulèrent [...] Le blé, l'orge et les féveroles, le tout peu abondant, germèrent sur pied. A Noël, il y avait encore des fourrages dans les champs. [...] le pain fut vendu 12 sous la livre, les pommes de terre 16 f. l'hectolitre. Par contre la viande à 4 sous la livre. Il y eut une grande misère en 1817. Les humains et les chevaux dépérèrent et plusieurs personnes sont mortes de misère » (D.R.).

quelques femmes et des jeunes gens qui y allèrent. On y fit le culte pendant quelques mois de 1821. Théophile Poulain et Jean-Baptiste Pruvot faisaient les lectures [...].

[Dans l'ancienne salle], un soir, la poutre que l'on avait mise au plafond pour ragrandissement de la pièce, se cassa à l'endroit d'une mortaise ; car elle était vieille et avait déjà servi ailleurs, et tout le plafond s'est effondré et la chaire et tout ce qui était dans la pièce fut brisé.

Alors le monde s'est écrié : Miracle, en disant : le père Poulain avait fait bâtir un temple ; puis il l'a loué pour un cabaret, et tout s'est écroulé ; Dieu l'a puni [...].

Cependant au bout de peu de temps on s'est réuni de nouveau chez Valentin. Mais la chaire ne fut plus rétablie.

Jusqu'ici le Protestantisme de Bertry com[me] celui des autres localités environnantes, n'était qu'un protestantisme formaliste et sans foi. On faisait de la controverse contre l'Eglise romaine et voilà tout. On ne comprenait pas la doctrine de la justification par la foi en Jésus-Christ, ni celles de la conversion et de la régénération par le saint Esprit. On travaillait encore le dimanche ; on allait encore au cabaret. Et c'est dans ces habitudes que les premiers enfants des protestants de Bertry furent élevés.

Cependant il y avait à Walincourt un bon chrétien nommé Jean-Baptiste Roussier²⁸, qui faisait tous ses efforts pour faire comprendre le salut qui est par la foi en Jésus-Christ, tant aux protestants de Bertry qu'aux autres. Il enseignait que personne ne pouvait être sauvé par ses propres mérites, vu que tous les hommes sont des pécheurs perdus et condamnés. Mais on ne le comprenait point.

Mais Dieu est un bon Père qui souvent tire le bien du mal. Car pendant que les armées alliées pesaient matériellement sur le peuple français, les chrétiens anglais s'occupaient de l'évangélisation. Leurs troupes qui occupaient le Nord de la France avaient avec eux des aumôniers missionnaires qui portaient avec eux la bonne nouvelle du salut par la foi, et frayaient la voie à la liberté évangélique²⁹. En 1819, M. Pyt Henri de Sainte-Croix (Suisse, canton de Vaud), fut envoyé à Valenciennes (Nord) par le comité de la société évangélique Continentale de Londres ; parce que les aumôniers de l'armée anglaise y avaient jeté un peu de semence de la Vérité, pour voir s'il y pourrait recueillir quelques fruits (25).

Le poste de Quiévy et Saulzoi³⁰ se trouvait alors sans Pasteur. M. Pyt *alla* donc prêcher à Saulzoi le 15 septembre 1819. Le 25 du même mois, il prêcha à Quiévy.

Le 7 décembre il *alla* jusqu'à Caudry, où il fit des visites et prêcha. Le 10 et le 24 il prêcha encore à Saulzoi. De là il retourna à Valenciennes rejoindre sa femme.

²⁸ Jean Baptiste Roussier (1735-1838). Voir J. Pannier, Walincourt, p. 49 et 50 et J. de Visme, p. 173-176 (il faut écrire Roussiez). Il y eut un pasteur, homonyme et non parent 1823-1897 (M.T. et D.R.)

²⁹ « Aumôniers missionnaires » n'est pas terme à prendre à la lettre ; ne faisaient de la mission qu'occasionnellement. Retenir toutefois *l'impression* qu'en a conservée Pruvot : celle d'un *tournant*, leur venue a été directement suivie de celle de Pyt (D.R.).

³⁰ Saulzoi, canton de Solesmes. Le poste de Quiévy était vacant du fait du décès (11 février 1819) de de Visme ; de Quiévy à Bertry, 12 km (M.T.).

Puis il en repartit le 30 pour se rendre à Nomain³¹, village près de Tournay, sur la frontière de la France et de la Belgique. Il trouva dans ce village une intéressante assemblée de 140 personnes auxquelles il prêcha le 1er Janvier 1820. Voyant qu'il avait là de l'oeuvre à faire, M. Pyt fixa sa demeure à Nomain. M. Pyt était un Pasteur converti³², envoyé pour opérer, si possible, par la grâce de Dieu, un réveil dans le Nord de la France.

Il ne fut point trompé dans son attente. Il prêcha l'Evangile à Nomain, il eut des entretiens avec les protestants, et bientôt il vit les fruits de son oeuvre par la conversion de plusieurs personnes.

A peine nés en Christ, les enfants spirituels de M. Pyt s'empressèrent de répandre autour d'eux la parole du Salut. Quelques-uns d'entre eux allèrent porter l'Evangile à Lannoy, petite ville à deux lieues de Lille³³. Bientôt leurs petites et saintes assemblées devinrent comme autant de pépinières d'humbles évangélistes.

L'un des jeunes de Nomain, nommé Alexis Montel³⁴, fit la proposition de parcourir les villes et les villages comme marchand, d'entrer dans toutes les maisons et [d'offrir?] la parole de Dieu à chaque personne.

Tous les frères furent charmés de cette idée. Alors Alexis et un autre jeune homme nommé Ladam³⁵ déclarèrent qu'ils étaient prêts à essayer ce moyen, si Dieu le lui permettait. Mais comme [on] trouva qu'il convenait de n'employer d'abord qu'un colporteur, afin de voir si ce moyen réussirait ; ce fut Ladam qui fut accepté.

Le lundi 23 octobre 1820, Ladam partit donc avec une caisse de livres sur le dos pour aller colporter la parole de Dieu, et prêcher l'Evangile aux pauvres pécheurs. Ce fut aussi dans ce temps que les frères de Nomain prirent devant le Seigneur l'engagement solennel ; ou la résolution de se former en une Eglise qui marchât selon la parole de Dieu.

Comme l'oeuvre de Ladam réussissait assez bien, Alexis et Ferdinand Caulier furent aussi mis à l'oeuvre peu de temps après³⁶.

[...] la vieille haine du coeur humain contre la bonne nouvelle du salut gratuit se réveilla, les efforts des incrédules redoublèrent, et, poursuivi par eux, M. Pyt qui

³¹ Nomain, canton d'Orchies. Dans le « creux » de la frontière, face à Tournai (M.T.).

³² « converti », ici et plus loin sous la plume de Pruvot, est employé dans le sens que les hommes du Réveil donnaient à ce terme. Il signifie à la fois actif et croyant (à peu près « revivaliste » en langage actuel) ; prédicateur de la grâce et du salut par la foi « la bonne nouvelle du salut gratuit » ; « la doctrine du salut par la foi en Jésus-Christ » ; I bid., « comment il espérait être sauvé ». Ces doctrines ne doivent pas seulement être crues, mais assimilées par le coeur. Le terme paraît appliqué à des prédicateurs qui peuvent être séparés entre eux par des nuances (acceptant ou non le baptême des enfants ; séparatistes ou non à l'égard du protestantisme officiel [notice concernant Ladam]). « conversion » au paragraphe suivant, a un sens analogue (D.R.).

³³ Lannoy, chef-lieu de canton (entre Nomain et Lille). Ne pas confondre avec Lannay, village (qui n'est pas une commune) à côté de Nomain (M.T.)

³⁴ Montel ou Montelle. En 1840 est pasteur baptiste à Thenailles, Aisne. Consacré en 1837. Il meurt à Orchies (Nord) le 12 février 1843 (M.T.)

³⁵ Ladam ou plutôt Ladame (cf. tables du B.S.H.P.F.) Voir ci-après (M.T.)

³⁶ De même qu'Alexis Montel, Ferdinand Caulier est de Nomain (cf. Robert, Les Eglises réformées en France ..., p. 357 et 360) (M.T.)

n'était, ni français, ni Pasteur officiel, dut, à la fin, quitter ce beau champ de travail³⁷.

Notice nécrologique sur J.-Bte Ladam.

Cet humble et zélé serviteur de Jésus-Christ naquit à Nomain (Nord), le 28 janvier 1789, de parents catholiques romains. En 1812, il fut appelé sous les drapeaux³⁸. En 1815, il rentra dans son village avec un congé illimité. Bientôt après il jeta dans la rue un soldat de l'armée alliée, qui s'était mal conduit dans une maison où il se trouvait. Ladam fut poursuivi, mais il parvint à se sauver en Belgique. De là il revenait secrètement en France. Et ne pouvant aller à la messe [...], il se rendit dans une petite assemblée protestante qui se réunissait dans un hameau. La simplicité de ce culte le frappa, et il commença à lire le Nouveau Testament et ensuite l'Ancien. Il eut à lutter avec les membres de sa famille et avec les prêtres. Et n'ayant pas trouvé dans la Bible une seule des doctrines distinctes de l'Eglise romaine, il devint Protestant de nom ; mais son cœur n'était pas changé.

Le 1er janvier 1820, il fut pour la première fois touché par la parole de Dieu, dans une prédication du bienheureux Henry Pyt [...]. Depuis lors Ladam fit des progrès rapides dans la foi, et le 23 octobre 1820, il se voua à l'oeuvre de colportage biblique, oeuvre dans laquelle il a persévéré autant qu'il a été en lui [...].

Pendant deux ans, il a parcouru avec beaucoup de succès, le département du Nord, allant de village en village, de maison en maison, offrir la parole de Dieu et s'entretenir de son contenu. L'intolérance du clergé romain parvint à susciter des entraves à cette oeuvre excellente.

Ladam et ses amis et frères Ferdinand Caulier et Ubald Waquier se mirent alors à évangéliser, et allèrent jusqu'à vingt et même trente lieues de distance. Cela dura jusqu'en 1830. Ces zélés serviteurs de Dieu réunirent des congrégations, fondèrent des lieux de culte et [ne] manquèrent pas de s'attirer la haine et les persécutions des prêtres romains.

Ladam fut jeté en prison, poursuivi devant les tribunaux, accusé tantôt de contrebande, tantôt d'enlèvement de mineure ; mais le Seigneur était avec lui ; son innocence était hautement et judiciairement proclamée [...].

En 1830, Ladam reprit le colportage biblique, il acheva la visite du département du Nord, interrompue en 1822 et répandit un grand nombre de Bibles et de Nouveaux Testaments.

En 1832, le comité fixa sa résidence à Versailles auprès de M. Pyt, et il parcourut, pour répandre la parole de Dieu, une bonne Partie du département de Seine-et-Oise. En 1834, il alla s'établir à Saint-Denis, où M. Pyt s'endormit au Seigneur, après y avoir fondé un lieu de culte et ouvert une chapelle. Cette oeuvre a passé, depuis 1835, sous la direction de la société évangélique de France.

³⁷ Pyt alla en 1821 en Beauce puis à Bayonne. Son oeuvre n'y fut pas moins importante (D.R.)

³⁸ Cf. plus loin (p. 217) : Ladam fut musicien dans l'armée, talent qui lui servira en tant qu'évangéliste (D.R.)

Un peu après, Ladam fixa sa demeure à Vincennes afin d'achever de parcourir de là les environs de Paris. Il y travailla avec succès pendant environ un an.

En juin 1836, il commença la même oeuvre dans l'intérieur de Paris, et là il vendait souvent au-delà de deux cents Bibles par mois, sans compter les Nouveaux Testaments.

Le 7 août 1838, il finit cette première tournée. Voici ce que nous lisons à ce sujet; cela est écrit de sa propre main.

« Je n'oserais assurer que je suis entré dans toutes les maisons de cette vaste capitale ; mais je puis dire en bonne conscience que j'ai fait tout mon possible à cet égard. Je n'ai trouvé nulle part dans mes courses un peuple aussi honnête qu'à Paris; j'ai visité les ateliers de tout genre ; j'ai offert la bible dans un grand nombre de maisons de mauvaise vie ; je n'ai été insulté que deux fois, et ces deux fois par des prêtres. »

Le 13 août 1838, c'est-à-dire huit jours après, Ladam entreprit une seconde fois Paris, sous la direction de la société Biblique Britannique et étrangère ; mais bientôt l'état de sa santé le força à de fréquentes interruptions. A la fin de l'été 1842, un cancer à la figure, dont l'invasion datait de 1837, fit de rapides progrès. Notre frère souffrit beaucoup, mais en vain, entre les mains des médecins ; le mal ne semblait s'arrêter un instant, que pour reparaître plus terrible, et après [...] des souffrances et une soumission à la volonté de Dieu, dont plusieurs chrétiens [...] ont reçu une profonde édification, notre bienheureux frère a remis son âme en paix entre les mains de Dieu, ayant été lavée dans le sang du Sauveur.

Il a délogé le 18 août 1846, âgé de 57 ans et demi, dont 26 ont été fidèlement et humblement consacrés au service de son Seigneur [...].

Nous avons copié cette notice sur Ladam afin que l'on sache que ce cher frère n'était pas un brouillon, un perturbateur, un diviseur de l'Eglise [...]. Mais afin que l'on sache [aussi] que M. Ladam était un zélé et courageux serviteur de Dieu [...]. Oui, Ladam a formé des Eglises particulières. Mais il les formait de ces âmes qui avaient été amenées à la Vérité par son ministère, ou par celui d'autres frères qui prêchaient la même Vérité.

Quoi qu'on en dise, une âme avait été amenée à la connaissance du salut par la foi en Jésus 1...1 on ne pouvait pas, on ne devait pas la laisser s'égarer dans les sentiers du monde ; mais on les organisait en Eglises Evangéliques, afin de les instruire et de les diriger d'une manière conforme à l'Evangile.

Mais revenons à notre histoire.

Comme nous l'avons dit, les colporteurs de Nomain étendirent de plus en plus leur champ de travail. Et un jour d'automne 1821 à midi, comme le jeune Pruvot était devant la porte de sa maison, rue de Cambrai, où il demeurait avec ses parents, un homme passa dans la rue avec un sac à peau sur le dos et lui dit : Jeune homme ne

voulez-vous pas acheter le Nouveau Testament ? Pruvot lui répondit : Monsieur, nous avons la sainte Bible en entier.

(Parce qu'avant l'arrivée des colporteurs, la Société Biblique Britannique et étrangère avait placé des dépôts de livres saints dans les grands centres protestants de la France, comme par exemple, à Walincourt, et les protestants s'en étaient pourvus³⁹.) Le colporteur dit au jeune homme : Est-ce que vous êtes Protestant ? - Le jeune homme : Oui, Monsieur. - Le colporteur : Il y a donc des Protestants à Bertry ? - Le jeune homme : Nous sommes tous protestants chez nous. - Le colporteur : Y a-t-il un temple à Bertry ? Le jeune homme, en lui montrant la maison de son oncle Valentin, lui dit : Voilà la maison où on s'assemble, vous pouvez y aller.

Ladam s'en *alla* donc chez Valentin Poulain, car ce colporteur était Ladam. Et étant entré dans la maison, il eut avec le chef, un entretien par lequel il lui fit comprendre la doctrine du salut par la foi en Jésus-Christ. Ce que Valentin saisit très bien.

Après l'entretien, le colporteur demanda à faire la prière. M. Poulain le lui accorda, bien qu'avec un peu d'étonnement. Ladam se mit à genoux devant sa chaise, Valentin l'imita. Le colporteur fit une simple et fervente prière que Valentin écouta, toujours avec étonnement ; car il n'avait pas encore vu se mettre à genoux pour prier chez les Protestants, et il n'avait jamais entendu un laïque prier d'abondance. C'est pourquoi il fut frappé⁴⁰.

De Bertry, Ladam s'en *alla* à Reumont. Et en colportant ses livres, il trouva les Protestants de la localité; d'ailleurs Valentin lui en avait donné les noms. Et Ladam eut avec plusieurs d'entre eux des entretiens évangéliques édifiants. Après le départ de Ladam, Valentin raconta aux autres protestants de Bertry, son entretien avec le colporteur, et comment ce dernier avait fait une prière d'abondance, disait-il, comme font les Pasteurs, et que cet homme n'avait pas étudié.

Peu de temps après le départ de Ladam, Alexis Montel et Ubald Waquier, aussi de Nomain, arrivèrent à Bertry comme Evangélistes, c'était vers le soir.

On convoqua les familles protestantes pour entendre ces deux jeunes hommes. Et quand on fut réuni, ils expliquèrent familièrement et simplement la parole de Dieu, et s'entretenirent avec tous ceux qui se trouvaient là présents, demandant à chacun comment il espérait être sauvé ; et montrant que ce ne pouvait être que par la seule foi en Jésus-Christ.

Alors [...] on commença à faire des réunions d'édification les dimanches au soir, auxquelles assistaient les plus sérieux des adultes et quelques jeunes gens.

³⁹ Pruvot marque bien ici le changement de situation depuis l'Empire au sujet de la diffusion de la Bible (D.R.)

⁴⁰ Ici, les formes « nouvelles » (révolutionnaires) de piété (D.R.). Cf. ms. N° 2 : « Comme alors on ne se mettait pas à genoux dans les cultes publics, il [Pruvot] croyait qu'il ne devait pas s'y mettre dans ses prières particulières. » Ou ms. N° 1, p. 13 (M.T.).

Pour ces réunions, on lisait la parole de Dieu, on s'exhortait à dire ce que l'on pensait de tel passage, et on s'adressait des questions à ce sujet.

Il faut dire aussi qu'à Bertry, depuis quelque temps, on lisait les sermons de Nardin, qui avaient été réimprimés ; et ils furent très utiles pour ceux qui commençaient à comprendre la parole de Dieu⁴¹.

Mais malheureusement quelques-uns des anciens chefs de famille regardèrent ces choses comme des nouveautés ridicules [...].

Les jeunes gens, Théophile Poulain et Jean-Baptiste Pruvot, écoutaient ces nouvelles choses et y prenaient une certaine part. Ils comprirent très bien qu'ils ne pouvaient être sauvés par leurs oeuvres, d'autant plus qu'ils n'étaient que des pauvres pécheurs et que le salut était tout de grâce. Ils comprirent bien aussi que le but de Dieu en envoyant son Fils dans le monde, était de sauver les pécheurs et que pour être rendu participant des bienfaits de la mort de Jésus-Christ, il faut se repentir et croire en lui.

Ces deux jeunes gens n'avaient pas encore été reçus à la communion dans l'Eglise protestante; Pruvot avait déjà près de 18 ans et Poulain en avait 16⁴². Les nouvelles doctrines que l'on venait de connaître ne les avaient pas fait avancer de ce côté-là. M. Larchevêque n'acceptait pas ces doctrines; mais eux les acceptaient. De sorte que quand il les interrogeait, ils ne se trouvaient pas d'accord avec le Pasteur, sur le fondement du salut. On les fit interroger plusieurs fois. Et à la fin le Pasteur ne voulut plus les interroger. Et comme un certain jour, plusieurs jeunes gens de Reumont devaient être reçus, les jeunes gens de Bertry se présentèrent et furent aussi reçus à la communion. Ils étaient quatre : Constant Lefèvre Jean-Baptiste Pruvot, Théophile Poulain et Judith Aimé⁴³. Mais malheureusement pas un de ceux qui furent reçus ce jour-là n'était converti. D'ailleurs personne ne l'était encore réellement dans le pays. On savait bien que le salut était par grâce, par la foi en Jésus-Christ ; mais personne, jusque-là, n'était affranchi. Cela n'arriva que plus tard.

Le jeune Théophile Poulain était d'un caractère sérieux et penseur, sans être réellement converti, il ne pouvait supporter, ni l'injustice, ni les grossièretés du monde ; il a eu le bonheur de ne point fréquenter ni les jeux ni les danses. Il fut toujours grave, réfléchi et aimant l'instruction. Aussi fut-il converti de bonne heure, et devança son cousin Pruvot dans la carrière de la vie spirituelle.

car Pruvot resta mondain. [...] il savait qu'il avait besoin de se convertir [...]. mais il ne pouvait secouer le joug du monde. Il dut quitter le voisinage de son oncle

⁴¹ Même rôle des sermons de Jean Frédéric Nardin réimprimés dans l'évangélisation de Neff, dans les Alpes. Nardin (1687-1728). Rééd. De Fréd. Monod. P. 1821, 4 vol. (D.R.)

⁴² Th. Poulain est né le 5 mai 1805 (D.R.)

⁴³ Ces quatre jeunes gens sont tous des petits-enfants de Jean Philippe Poulain. Reçus en 1821 ? ; au plus tard en 1822 au sujet du déménagement qui éloigne Pruvot de la maison de Valentin. (M.T.)

Valentin, et cela lui fit perdre beaucoup spirituellement. Son cousin Théophile fit l'essai de le visiter dans sa nouvelle demeure ; mais il n'y put rien faire⁴⁴.

Les réveils.

Outre les Evangélistes dont il a été parlé plus haut, on vit aussi paraître MM. Méjanel, Porchat, Dusart et M. Colani, Pasteur à Lemé (Aisne).

Comme M. Colani avait prêché une fois à Bertry, avant sa conversion, il voulut encore y prêcher après être converti. Il y prêcha donc le salut par la foi en Jésus-Christ⁴⁵.

On sait déjà que Ladam avait laissé le colportage en 1822, et qu'il avait pris la fonction d'Evangéliste. Il avait fondé une Eglise dissidente à Reumont, où il avait établi sa résidence ; et il était toujours à la tête de l'oeuvre, rayonnant partout.

Comme il avait été musicien dans un régiment, après avoir consacré son petit talent musicien à la gloire de Dieu en conduisant le chant avec sa clarinette, et établi une petite musique dans le temple de Nomain, il fit la même chose à Reumont. Théophile et Jérémie Poulain faisaient partie de cette musique [...], Ladam établit aussi une école du dimanche.

L'oeuvre fit plus de progrès à Reumont qu'à Bertry, d'abord. On y bâtit un petit temple tenant à la maison Prudent Gibot, dans la rue de l'enfer. Ce temple fut bâti sur le plan de celui de Nomain. Chacun de ces temples avait un corridor au bout duquel était le Baptistère dans lequel on entraît par le corridor.

A gauche du corridor était la porte du temple ; et à droite de cette porte, il y avait une ouverture fermée par deux volets et donnant jour au baptistère sur le temple, de sorte que quand on baptisait [...], ceux qui étaient dans le temple n'avaient qu'à se tourner pour voir le baptiseur et le baptisé.

Enfin on voyait administrer le baptême par immersion⁴⁶.

⁴⁴ Eug. Taine est plus précis au sujet de cette question de domicile. Les parents de Pruvot avaient au printemps 1816 acheté « une vieille maison au Riez » (partie sud du village). Craignant pour leur sécurité (cf. note 22 : maisons s'écroulant), ils l'évacuèrent un 30 novembre (1817 très probablement) pour aller « rue de Cambrai » (nord du village) habiter celle des « grands-parents Pruvot », et Pruvot travailla à récupérer le bois et la paille (toit) de la maison abandonnée. Rue de Cambrai, les Rocquet étaient voisins de Valentin Poulain et donc de son fils Théophile. En 1821, les Rocquet « avaient économisé quelque argent. Ils résolurent de rebâtir la maison du Riez écroulée. Son beau-père (Rocquet) et lui (Pruvot) tirèrent les pierres de l'ancienne cave pour faire les fondations de la nouvelle maison, puis [...] ils gâchèrent le torchis et élevèrent les murs. Ils les laissèrent sécher [...] en avril 1822, ils quittèrent la rue de Cambrai pour habiter leur nouvelle maison [...] ». Voir plan.

A ce moment (*ibid.*), « les plaisirs et la danse lui étaient (à Pruvot) familiers, voire même nécessaires » (D-R.).

⁴⁵ Le nom de Dusart ou Dussart apparaît là pour la première fois. Il sera consacré pasteur baptiste en 1835 et placé à Bertry. Voir infra n° 79bis et 99, M. Colani apparaît ici comme « converti », autrement dit revivaliste, prédicateur du salut par la foi (M.T.)

⁴⁶ La description du temple de Reumont montre que l'église de Nomain était dès lors une église baptiste. Le temple de Nomain aurait été bâti en 1821 et celui de Reumont en 1822. Les idées baptistes avaient été introduites par Pyt à la fin de son séjour (G. Rousseau, Hist. Des Eglises Baptistes, p. 118, confirmant D. Robert, p.

En face de la porte d'entrée, dans le fond du temple, était la chaire et la table de communion, Tous les bancs étaient uniformes, et arrangés de manière à se mettre à genoux convenablement, en s'appuyant sur le banc de devant ; chaque banc avait un dossier, et le premier par devant avait un pupitre à part. A droite de la chaire étaient les deux bancs des musiciens, et à gauche étaient les deux bancs des Anciens, Cela était imposant, Et bien que l'Eglise de Nomain et celle de Bertry (sic) aient été séparées par une distance de douze lieues, les membres de ces églises se visitaient fréquemment, allant de Nomain à Reumont, et de Reumont à Nomain aussi souvent que possible, pour se voir⁴⁷. Le réveil eut aussi lieu à Saulzoir, et à Saint-Vaast et à Quiévy, par le passage fréquent des Pasteurs, des Evangélistes et des colporteurs, allant de Reumont à Nomain et de Nomain à Reumont⁴⁸.

Ces deux Eglises firent un certain bruit à l'étranger par leur réveil : en Angleterre, en Suisse et même en Allemagne. De sorte que plusieurs pasteurs notables de ces pays voulurent voir ces Eglises par eux-mêmes.

Le réveil eut aussi lieu dans le département de l'Aisne : Parfondeville, Landousie-la-Ville, Esquéhéry, Vaux, etc.⁴⁹, sentirent les bienfaits de la conversion de leur Pasteur, M. Colani.

A Hargicourt⁵⁰, même département, il y eut aussi un réveil et un grand mouvement religieux ; M. Matil, ancien Pasteur protestant de ce village, s'opposa autant qu'il [put] à ce réveil⁵¹. Comme il ne voulait point prêter sa chaire missionnaire, les croyants se trouvèrent forcés de se réunir hors du temple. Pour cela on leur fit un procès. Et un homme qui avait prêté sa maison [...] se jeta dans un puits où il perdit la vie. Cet événement ne [fit] qu'augmenter le trouble. Un jour que MM. Méjanel et Porchat étaient arrivés dans le village, les Protestants se soulevèrent, et ils voulaient jeter ces deux hommes dans le puits pour aller, disaient-ils, recher[cher] les souliers de celui qui y était mort [...]. Et si les régénérés voulurent entendre les prédicateurs, ils durent se réunir dans un bois, par la pluie Même les Gendarmes furent avertis pour les prendre ; mais ils arrivèrent trop tard⁵².

390) (M.T. et D.R.)

⁴⁷ Le ms. Porte ligne 1 Bertry, mais les lignes 2-3 et le § suivant montrent que c'est là un lapsus pour Reumont (M.T.)

⁴⁸ Saint-Vaast : canton de Solesmes. Un peu au Nord de Quiévy (M.T.)

⁴⁹ Parfondeval, Landouzy-la-Ville, Esquéhéries, Vaux, Lemé est à distance moyenne des différents villages desservis par le pasteur Colani, mais, alors que Parfondeval est proche des Ardennes, Vaux est à la limite du Nord (M.T.)

⁵⁰ Hargicourt est à la limite du département du Nord, à 20-22 km de Bertry (M.T.)

⁵¹ Pasteur Matile. Le récit détaillé des événements par Pruvot montre l'intérêt qu'ils ont éveillé chez les protestants des villages voisins. « Ancien » = dans le lieu avant les faits (M.T.)

⁵² Le Réveil dans les églises confiées à Colani (N.-E. de l'Aisne, Thiérache) est un réveil à l'intérieur de l'Eglise officielle, le pasteur en étant l'âme. Contrairement à Hargicourt, plus à l'ouest, où le pasteur prit parti contre. Au sujet de Colani, voir B-S-H-P-F., 1930, Bianquis, *Origines de la Société des Missions...*, surtout I et II (voir l'index) et Beuzart, *Parfondeval*, ainsi que D. Robert, p. 391 et *passim*. Noter la discrétion de Pruvot, qui n'insiste pas au sujet des divergences entre pasteurs officiels ; et son éloge implicite du rôle de Colani (D.R.).

Malgré tout cela le Réveil ne fut point arrêté. Plusieurs croyants de ce village reçurent le don de prêcher l'Évangile, mais un d'entre eux fut mieux partagé. Ce fut M. Osée Gambier⁵³.

Les régénérés firent bâtir, ou arrangèrent un local, dans lequel ils obtinrent la liberté de se réunir.

Pendant que tout cela se passait, l'oeuvre avançait à Bertry, à Reumont et depuis Reumont jusqu'à Nomain, à Quiévy et Saulzoir. A Bertry, M. Valentin Poulain avait fait de grands progrès dans la connaissance de la parole de Dieu ; il était parvenu à l'expliquer en public, et à prier d'abondance dans les réunions. Son fils, Théophile Poulain, avait aussi fait tant de progrès, qu'à l'âge de 18 ans, il pouvait prêcher en chaire avec ordre, comme un pasteur qui avait fait des études régulières⁵⁴. Car nonobstant (sic) les dons qu'il avait reçus du Saint-Esprit, il possédait aussi une certaine instruction et des dons naturels [...].

Et comme, nous l'avons dit plus haut, il avait visité plusieurs fois son cousin Pruvot [...] sans pouvoir en rien obtenir, Théophile se tourna vers un autre de ses cousins, Joseph Aimé, qui crut et suivit l'Évangile.

On comprend facilement que Valentin et son fils étaient désireux de mettre en pratique les dons qu'ils avaient reçus du Seigneur en célébrant le culte à Bertry de la même manière qu'à Reumont, où chacun employait le don qu'il avait reçu à l'édification des autres. C'est ce qui aurait eu lieu, si le père Roussiez, de Walincourt, lui qui avait tant de fois prêché à Bertry, le salut par la foi en Jésus Christ, aux frères Poulain, n'y avait mis obstacle par son influence⁵⁵.

Et pour cela, il s'adressa à Louis Poulain. Car, comme les deux frères étaient à la tête de l'Eglise, il chercha à les diviser. De sorte que Louis entra dans les vues du père Roussiez, en qui il avait confiance. Le père Roussiez ne voulait pas la séparation, ni l'abandon du culte de lectures.

Aussi donc au printemps de 1824, on réunit les principaux membres de l'assemblée chez Valentin. Et son fils Théophile demanda si on était disposé à ne plus faire de culte de lectures, c'est-à-dire à ne plus faire de prière liturgique, à ne plus lire de sermon ; mais à lire la parole de Dieu, à prier de coeur et à s'exhorter les uns les autres selon que la parole de [Dieu] l'enseigne, etc.

⁵³ Par la suite, le pasteur Osée Gambier (1794-1856) se rendra fréquemment à Bertry (M.T.)

⁵⁴ vers 1823-1824 ? (D.R.)

⁵⁵ Pruvot présente le conflit qui va couper en deux la petite Eglise de Bertry d'une manière qui peut surprendre, car il n'y fait aucune allusion au Problème du baptême (non-baptême des enfants) ; il n'y a cependant pas lieu de douter que les Bertrysiens qui se sont ralliés à la communauté de Reumont se sont de ce fait ralliés au baptême des adultes par immersion. Pruvot a probablement souhaité marquer ainsi que cette question des formes et des circonstances du baptême n'était pas la *seule* qui fût alors soulevée – peut-être même pas, à cette date, la principale à ses yeux (plus tard, mais non jusqu'à la fin, pasteur baptiste, il est *alors* parmi ceux qui conservent le baptême des enfants, il prend soin en effet de bien marquer, que dans les deux groupes l'on reste dans le « réveil » (« salut par la grâce et par la seule foi en Jésus-Christ »). Le grand mal, à ses yeux, semble avoir été le manque de charité chrétienne, la « discussion », l'excès de division (D.R.)

Alors Louis répondit : Pour moi je veux bien que l'on fasse comme vous le proposez, aux réunions du soir ; mais dans les autres services, celui du matin et celui de l'après-midi, on lira les sermons de Nardin comme de coutume ; ces sermons sont très chrétiens et très édifiants, et même si quelqu'un est capable de faire une prière comme il faut, je ne m'y oppose pas non plus.

[...] Alors Théophile Poulain dit : Ainsi vous allez vous séparer. Je vous donne la Bible, la liturgie, les sermons et les bancs, prenez tout.

Pour nous, nous allons entrer dans l'Eglise de Reumont, laquelle marche selon nos principes, et selon la parole de Dieu.

Dès lors il [y] a eu séparation. Valentin et sa famille, Joseph Aimé et sa soeur Tirtza se réunirent à l'Eglise de Reumont. Et le lieu de culte fut [à Bertry] transporté de chez Valentin chez son frère Louis Poulain [...].

Cette séparation de l'Eglise de Bertry ne fit pas de bien spirituellement au jeune Pruvot, ni à quelques autres qui n'étaient meilleurs que lui. Car ils se trouvaient plus à l'aise en suivant le protestantisme formaliste ordinaire ; ils croyaient qu'ils étaient plus autorisés dans leur conduite mondaine.

Cependant, comme il était le meilleur lecteur de l'assemblée, il lisait avec plaisir les sermons de Nardin qui l'édifiaient beaucoup ; parce qu'ils étaient évangéliques. Car il est encore juste de dire que pas un de ceux qui ne s'étaient pas séparés, ne rejetait le salut par la grâce et par la seule foi en Jésus-Christ, ni ne prétendait être sauvé par ses oeuvres. C'était une production du réveil.

M, le Pasteur Larchevêque, qui depuis plusieurs années n'avait pas prêché à Bertry, fut rappelé ; parce qu'on voulait un pasteur pour baptiser les enfants, pour distribuer la sainte Cène et pour faire les enterrements.

Mais une chose regrettable, c'est qu'en dehors des cultes on s'occupait trop de discussions religieuses. Les nationaux parlaient contre les dissidents et les dissidents contre les nationaux. Cela n'était pas bien, sans doute. Cependant la rivalité des églises faisait lire la parole de Dieu pour mieux connaître les doctrines. Dieu, dans sa bonté, tirait le bien du mal pour le salut des pécheurs.

Le jeune Pruvot était toujours mondain ; cependant plus volage que méchant [...]. Il essaya plusieurs fois de se convertir soi-même, il abandonnait le monde un dimanche ou deux ; il faisait l'école du dimanche pour l'instruction des enfants ; il leur expliquait l'Ecriture. Mais bientôt il retournait à sa folie. Jusque-là il ne pensait pas qu'il avait besoin du secours du Saint-Esprit pour se convertir.

Voyant qu'il était retenu par les plaisirs du monde, il pensa à se marier, espérant par-là s'en retirer plus facilement. Mais, voilà, où trouver une femme convenable ? Ce lui était égal, qu'elle fût catholique ou protestante ; car il disait : une Catholique inconvertie et un Protestant inconverti, ce sont deux inconvertis. Et il pensait que, s'il épousait une inconvertie, Dieu pourrait les convertir l'un et l'autre par sa grâce, et que lui il instruirait sa femme par le moyen de l'Evangile.

Pruvot se maria donc avec une catholique respectable, une personne calme et tranquille, un peu plus âgée que lui⁵⁶. Et bientôt après il *alla* demeurer dans sa maison, près de son oncle Valentin. Là il eut très souvent des entretiens avec son oncle et son cousin Théophile, et ils lisaient ensemble la parole de Dieu et de bons livres. De temps à autre il allait à Reumont avec eux ; surtout quand il y avait quelque pasteur étranger, ou quelque solennité. Ainsi il y est allé un jour pour voir baptiser M. Beusard de Parfondevalle, M. Demoulin de Saint-Vaast, MM. David Lablé et Amel de Sain-Richaumont⁵⁷, et d'autres fois encore. Ces baptêmes étaient administrés par Théophile Poulain, qui était le Pasteur de l'Eglise.

Ce jeune homme alors travaillait peu de son état de menuisier ; mais il étudiait beaucoup, et il faisait beaucoup de progrès dans la prédication de l'Évangile. Et outre qu'il allait à Reumont tous les dimanches, il y allait aussi chaque jeudi soir pour y faire une réunion. Depuis que l'Eglise de Reumont avait été organisée, Ladam était passé dans d'autres localités.

En 1825, comme Valentin travaillait toujours de son état de menuisier, un jour un jeune homme de Viesly⁵⁸, nommé Henri Villette, qui sortait [d']apprentissage, arriva chez lui cherchant du travail. Valentin l'occupa. Lorsqu'il fut installé, sa mère lui porta des effets. C'était une fort bonne femme. Valentin lui parla de l'Évangile. Elle écouta avec admiration.

⁵⁶ Compléments dans E. Taine. Mariage le 14 octobre 1824. La fiancée, Geneviève Commien, de cinq ans plus âgée, était, dit Pruvot dans son Journal, « sérieuse, économe, bonne ménagère et bonne ouvrière qui savait lire ». Détails aussi au sujet de la situation du jeune ménage. « Il (Pruvot) emprunta cinq francs à sa grand-mère Poulain afin d'acheter de quoi faire faire un pantalon. De ses parents, il reçut juste cinq sous. Son beau-père payait simplement les frais de la Mairie. Le jour du mariage, sa mère partit au Cateau avec six francs et en rapporta pour trois francs de viande [...] ».

Détails aussi au sujet de la misère. Les époux tout d'abord « couchaient et mangeaient chez le père Commien ». « En mars 1825, comme pendant l'hiver ils avaient économisé de quoi acheter un lit et les meubles indispensables, ainsi que pour faire faire un métier par l'oncle Valentin ils allèrent rester à leur maison de la rue de Cambrai. » Une première « chaîne de châles » ne donna qu'un bénéfice dérisoire, « 14 sous par jour ». - « Vers la Pentecôte [1825] une deuxième « chaîne » réussit, « il gagna largement sa vie » (plus de 2 francs par jour). Bonne récolte de pommes de terre, et un peu de blé.

Ensuite la situation matérielle s'améliora. Mais 1829-30 furent à nouveau très durs. Et plus encore 1833.

« Il [y] eut alors une grande misère à la maison, que le jeune Philippe Poulain [neveu de Valentin et de Louis] qui brochait avec J.-B. Pruvot fut retiré du travail par ses parents [son père, autre Philippe, était boulanger-épicer] qui refusèrent le crédit pour l'épicerie, les privant ainsi [les Pruvot] d'huile, de sel et de pain. Et la mère de famille malade. En se trouvant dans une aussi déplorable situation, il (Pruvot) mit une chemise et un morceau de pain dans un sac et, après avoir embrassé en pleurant sa femme et ses enfants, il partit pour Walincourt où il avait plusieurs fois présidé le culte. [...] les amis de Walincourt se mirent en campagne pour lui trouver une cave disponible, ainsi qu'un métier à tisser. Pour le soir, tout était en place. Entre temps, il avait cherché et trouvé du travail. [...] Les parents de Bertry [] portèrent du pain à la mère et aux enfants. [...] Il travailla quinze jours à Walincourt, [...] Il continua pendant un an le même article Jaconas. » (Le jaconas est une étoffe légère de coton) (D.R.)

⁵⁷ Sains-Richaumont, chef-lieu de canton de l'Aisne. Plus de 40 km de Bertry (la distance montre l'importance que revêtait Reumont pour les baptistes) « Messieurs » implique âge adulte (M.T.)

⁵⁸ Viesly, canton de Solesmes, entre Inchy au Sud et Quiévy au Nord ; 8-10 km de Bertry (M.T.). Voir la carte.

De retour chez elle, elle raconta à son mari et à sa fille, ce qu'elle avait entendu. Le mari *alla* aussi voir son fils [...]. Valentin fut alors invité à aller les voir à Viesly. Il y *alla*. Et dès lors la porte y fut ouverte à la prédication de l'Évangile. Le père Villette et sa femme furent convertis à l'Évangile, et la demoiselle. Et ils furent baptisés à Reumont tous les trois.

Théophile Poulain désirait beaucoup faire des études. Et l'occasion s'en présenta. La maison de Mission établie à Paris depuis peu de temps, se trouva sans directeur et les élèves de cette maison furent envoyés à Lemé, chez M. Colani, en attendant qu'on ait trouvé un autre directeur⁵⁹. Alors M. Colani écrivit à Valentin pour lui demander s'il pourrait faire sans le travail de son fils, que dans (ce) cas il pourrait l'envoyer chez lui pour étudier avec les élèves de la maison de Mission. Théophile y *alla*.

Après quelque temps les élèves de la maison de Mission retournèrent à Paris sous la direction de M. Grandpierre. Mais M. Colani avait tant voyagé, tant parlé depuis sa conversion qu'il tomba malade et eut une extinction de voix. Alors Théophile Poulain resta à Lemé, où il fut plusieurs années sous la direction de M. Colani qu'il remplaçait dans son oeuvre. Ainsi tout en étudiant, M. Poulain prêchait l'Évangile⁶⁰.

Mais Pruvot continuait toujours à fréquenter le culte national ; car il n'y en avait pas d'autre à Bertry ; et il ne pouvait se décider à aller chaque dimanche à Reumont. Cependant son coeur était réellement tourné vers la grâce de Dieu⁶¹.

Les misères qu'il avait éprouvées par une maladie de sa femme⁶² et les instructions évangéliques qu'il avait reçues avaient, par la grâce de Dieu, contribué beaucoup à sa conversion: Il pouvait faire la prière dans le culte domestique où il assistait souvent chez son oncle Valentin le soir.

Or il arriva un jour de dimanche que Pruvot se trouvait le matin chez son oncle Valentin, il y était souvent, et son oncle lui dit : Je suis vraiment fatigué d'aller ainsi à Reumont chaque dimanche, hiver et été, bon ou mauvais temps. Voilà trois ans que je fais cela.

Alors Pruvot lui dit : Mon oncle, pourquoi ne restez-vous pas, et ne faites-vous pas le culte chez vous ?

L'oncle lui dit : Si tu veux venir au culte ici, je resterai, et les autres qui vont à Reumont, y resteront aussi. Pruvot répondit : Je le veux bien, je resterai⁶³.

⁵⁹ Cf Bianquis, II, 87-117, au sujet de la maison des Missions à Lemé, septembre 1826-février 1827 (D.R.)

⁶⁰ Allusions à lui : Bianquis, II, 114 ; Daullé, p. 69 (D.R.)

⁶¹ Le premier enfant de Pruvot, Jean Baptiste, né le 12 octobre 1825, fut le premier enfant non baptisé à Bertry (Taisne). Ce qui est probablement (chez Pruvot) signe de « progrès » religieux, au sens indiqué par lui (D.R.)

⁶² Cette maladie (crampes aux mains) suivit l'accouchement de Mme Pruvot (Taine) (D.R.)

⁶³ Hiver 1825-26? ou 1826? La nouvelle assemblée fut certainement de caractère « baptiste », puisque le fils de Pruvot n'a pas été baptisé (note 54 ci-dessus) ; et ce fait invite à ne pas supposer un trop long intervalle de temps entre la naissance du bébé (octobre 1825) et la scission. Confirmation du caractère baptiste : (D.R.).

Dès ce jour il y eut deux lieux de culte protestant à Bertry : un chez Louis, et un chez Valentin Poulain. D'abord l'assemblée de chez Valentin n'était pas bien nombreuse ; elle ne se composait que de sa famille, Joseph Aimé, sa soeur Tirtza, Juste Basset et Pruvot. Mais il arrivait souvent que Valentin sortait le dimanche après-midi pour aller à Montigny, ou à Ligny⁶⁴, ou à Caullery, où il y avait quelques âmes réveillées pour y faire le culte, et les autres membres du petit troupeau l'y accompagnaient.

Jusqu'à Pruvot ne faisait que lire et chanter dans ces réunions pour aider son oncle. Mais un certain dimanche après-midi, que l'oncle était absent, plusieurs personnes arrivèrent à Bertry pour assister au culte. Comment faire donc : M. Poulain n'y est pas ? Ces personnes pressent Pruvot de faire le culte. Lui ne l'ayant jamais fait, s'en défendait. Et Joseph Aimé était alors soldat.

Pruvot donc, bien qu'en tremblant, après avoir demandé au Seigneur de lui venir en aide, commença le service, et il édifia de son mieux le petit troupeau, sur Nombres XXXV, 11 à 28. Les villes de refuge. Jésus-Christ est notre refuge comme ces villes⁶⁵.

Et depuis lors [il] a toujours continué à faire le service à son tour, soit à Bertry soit ailleurs. A celui qui fait valoir le talent que Dieu lui a donné, il lui en est encore donné d'autres. On donnera à celui qui a (Math. XXV, 29).

En automne 1827, une femme d'Ecaufour⁶⁶ [...] pour se soustraire aux mauvais traitements de son mari, qui était ivrogne, *alla* demeurer à Bertry avec sa fille aînée, mariée à Ferdinand Naublecourt, et augmentèrent le petit troupeau qui s'assemblait chez Valentin. Peu de temps après trois demoiselles de la même famille arrivèrent encore à Bertry et multiplièrent le troupeau.

Au mois de mars 1828, Mme Noblecourt accoucha d'un enfant mort ; et le lendemain cette pieuse femme mourut aussi à 9 heures du soir. Valentin et Pruvot étaient appelés à l'heure suprême [...]. A 10 heures du soir Valentin retourna ; mais Pruvot passa la nuit dans la maison mortuaire. Mais à 11 heures, Valentin était lui-même très malade.

On obtint des autorités municipales de faire l'enterrement le lendemain [...]. Mais qui fera cet enterrement ? M. Poulain est malade, et Pruvot a passé la nuit à veiller la morte. D'un autre côté Pruvot n'avait pas encore fait d'enterrement. Cependant il ne pouvait pas reculer. Pruvot s'arma de courage et pria en son cœur ; et Dieu lui donna de se tirer d'affaire d'une manière édifiante.

On s'assemblait toujours de deux côtés. Quoi qu'on en dise, cela valait mieux que de ne point s'assembler du tout. Il y avait au moins des principes, si on ne veut pas dire de la vie.

⁶⁴ Montigny et Ligny sont deux villages du canton de Clary, tout proches de Bertry (M.T.)

⁶⁵ Est-il nécessaire de commenter ce passage émouvant ? Ces petits groupes privés de pasteur suscitent des prédicateurs. Noter aussi le type d'exégèse (D.R.)

⁶⁶ Ecaufourt : canton de Wassigny (Aisne), au sud de Bertry, enclave de l'Aisne dans le Nord (M.T.)

Dans ce temps, un certain, nommé Jean-Baptiste Herbet, qui dans sa jeunesse avait travaillé chez Louis Poulain [...], qui avait bien des fois chanté des Psaumes avec son maître et Pruvot en travaillant ensemble dans les châles brochés; cet Herbet qui depuis s'était marié [...], se souvint de ce qu'il avait entendu autrefois, et il prit le parti de se faire Protestant.

Pour ce faire, il *alla* au culte chez Louis Poulain. Et quelques temps après il y mena son beau-frère Théophile Louvet. Et chacun leur famille. De sorte que le troupeau des nationaux se multipliait doublement : par le moyen du Prosélytisme et par le moyen des enfants des Protestants qui grandissaient [...].

Mais les nouveaux venus s'étonnaient de ce que les protestants étaient divisés. Et quand ils en demandaient la raison, on leur disait que les séparés ne voulaient plus de Pasteur, qu'ils faisaient la Cène entre eux, qu'ils ne baptisaient point leurs enfants, qu'ils ne voulaient point de culte de lecture, etc, [...].

Un jour de dimanche, après midi, comme Jean-Baptiste Herbet se croyait bien fort dans la Vérité, il lui prit fantaisie d'aller attaquer les dissidents, et de leur montrer leurs erreurs. Il arriva juste au moment où on sortait du service. Valentin n'était pas là [...].

Comme Pruvot était là seul, Herbet crut qu'il aurait meilleure affaire. Mais il fut bien surpris quand il vit que la croyance des dissidents était selon l'Évangile [...]. Dès ce moment il y eut quelques relations entre les deux assemblées, Quand il arrivait quelque prédicateur chez les dissidents, ceux-ci le faisaient savoir aux autres [...]. De ce temps-là il en arrivait souvent.

M. Gambier surtout passait chaque mois en allant à Reumont où l'Église marchait bien [...].

Il arriva que quelques membres des deux troupeaux se demandèrent si on ne pourrait pas réunir les deux assemblées en une. On en fit l'essai.

[...] Mais cela n'était pas facile. Car les préventions étaient fortes entre les deux frères Poulain, Louis et Valentin [...].

On convint donc que l'on se réunirait le dimanche matin chez Louis Poulain, qu'on y ferait un culte de lectures, qu'on y lirait les sermons de Nardin, mais que quant aux prières de la liturgie on ne les lirait; mais que l'on prierait M. Poulain Théophile, qui était encore à Lemé⁶⁷ d'en composer pour cet effet. Et que l'après-midi, on se réunirait chez Valentin, on ferait un culte de méditations et de prières de coeur, ou d'abondance. Cela fut ainsi entendu, et mis en pratique.

Ce culte de l'après-midi et les réunions du soir faisaient beaucoup de bien. Jean-Baptiste Herbet lui-même y prenait une très grande part : il priait d'abondance et exhortait en expliquant la sainte Écriture.

D'un autre côté, tous les prédicateurs étaient bien reçus M Larchevêque lui-même y allait quand il le pouvait. Il arriva même un dimanche qu'il s'y trouva avec

⁶⁷ Fils de Valentin Poulain. Cf ci-dessus. Selon Daullé, alla à Saint-Quentin avant la fin de 1828 (M.T.)

Théophile Poulain, et firent le service ensemble⁶⁸. Mais au bout de quelque temps que les dissidents se fatiguèrent du culte de lectures, et les autres se fatiguèrent du culte de méditation [...] .

On se sépara ; et on fit encore le culte de deux côtés comme autrefois. Mais cette fois les prosélytes restèrent avec les dissidents, ainsi que la famille de Jean-Philippe Rocquet, puis un jeune homme nommé Henri Fruit qui fut converti [...], Un autre nommé Elie Moity, petit-fils de Jean-Baptiste Basquin le Premier protestant du village [...], acheta la Bible, et [...] se décida à aller au culte protestant avec sa femme et les deux soeurs de sa femme [...] ces trois soeurs étaient les filles d'un ancien chantre de l'Eglise romaine ; mais leur père était mort [...].

Ces quatre personnes entrèrent dans l'Eglise nationale [] Il y eut encore un autre homme nommé Théophile Herbert qui, à l'âge de 14 à 15 ans avait voulu se faire Protestant, parce qu'il travaillait avec Louis Poulain, et que ce dernier lui avait montré les erreurs de l'Eglise romaine. Mais son père l'en avait empêché [...]. En 1829, son père mourut, et il le fit enterrer par le prêtre [...]. Mais quelques semaines après, il alla au culte chez les nationaux, et il y mena sa femme et ses enfants. Il n'avait pas l'intention de se convertir; car il ne savait ce que c'était que la conversion; il voulait seulement être Protestant ; et après cela s'amuser, et comme il était archer, faire sa partie de flèches⁶⁹.

Mais après qu'il eut entendu la parole de Dieu, il changea de principe et devint sérieux.

Le prêtre du village ayant appris que cet homme allait au culte protestant, crut probablement que c'était parce qu'il lui avait demandé trop cher pour l'enterrement de son père, car il alla lui demander excuse [...] et il lui rendit six francs ; mais il ne lui parla de rien au sujet de la religion.

Le dimanche suivant, Théophile Herbert alla à Walincourt, et il employa les six francs que le curé lui avait rendus à acheter des Nouveaux Testaments pour lui et pour ses enfants.

Bientôt après, un autre père de famille nommé Jean-Baptiste Taisne, se mit aussi à fréquenter le culte protestant. Cet homme avait beaucoup voyagé en Allemagne comme commis voyageur, et il avait souvent assisté au culte protestant dans ce pays. Rentré en France avec une modeste fortune, à l'âge de 40 ans, il s'était marié avec une personne de 20. Ils eurent une famille de quatre enfants. Et après peu de temps [...] ils se trouvèrent dans une grande pauvreté et sans demeure. Théophile Herbert eut pitié de cette famille, et la reçut dans une vieille chambre de sa maison. Quand Jean-Baptiste Taisne pensa à embrasser le Protestantisme [...], il alla d'abord chez les Nationaux ; ensuite [...], il alla chez les dissidents. Il fit cela plusieurs fois ; et enfin, il prit le parti de tenir avec les dissidents.

⁶⁸ Le pasteur officiel ou national (passim) – pédobaptiste – et le prédicateur issu du petit groupe baptiste. Toutefois, (D.R.)

⁶⁹ Ce passage illustre bien le sens du terme « conversion » ; ce sens n'a rien d'extérieur.

Un jour, cet homme, en parlant de l'Évangile avec les frères, leur dit cette parole remarquable : Je suis, moi, comme l'enfant prodigue ; ma misère a fait mon bonheur ; car il est probable que si je n'étais pas devenu pauvre je n'aurais jamais connu le Sauveur ; car je serais demeuré mondain ; mais le Seigneur m'a humilié pour me sauver. Cet homme était réellement réveillé. Les dissidents visitaient la famille Taisne, chez Théophile Herbet. Pendant plusieurs mois Pruvot y alla chaque dimanche matin pour y faire le culte domestique. Car Pruvot étant pauvre lui-même aimait visiter les pauvres et se consoler avec eux [...]. Ces relations des Dissidents avec Théophile Herbet par le moyen de la famille Taisne, donnèrent encore lieu à quelques rapprochements. Les membres des deux assemblées auraient bien voulu se voir réunis [...].

Mais le grand obstacle était entre les deux frères, Louis et Valentin. Ces deux hommes [...] ne pouvaient s'accorder sur les choses les plus simples. Cependant ils étaient chrétiens l'un et l'autre, et ils avaient en vue la gloire de Dieu et le salut des âmes. Seulement ils différaient dans le moyen d'y parvenir.

Enfin les membres des deux assemblées prirent le parti de se réunir encore une fois indépendamment des deux frères. [...] on se réunit un soir chez Théophile Herbet pour choisir un comité directeur pris parmi les membres des deux assemblées. On nomma aussi des lecteurs ; car le culte devait encore se faire le matin par des lectures excepté les prières qui devaient être faites d'abondance, et chez Louis Poulain. Et l'après-midi on allait encore chez Valentin ; où les cultes consistaient en lectures de la Parole de Dieu, chants et méditations et prières. Ceux qui pouvaient exhorter étaient [l'après-midi] libres de le faire.

[...] [puis], en 1831, la maison du père Poulain, à laquelle tenait le temple qui avait été autrefois abandonné, étant devenue vacante, on proposa d'y rentrer, et le comité accepta la proposition.

Alors Jérémie Poulain, qui était jeune homme et menuisier chez son père⁷⁰, raccommoda la chaire qui avait été brisée ; on fit blanchir la pièce dans laquelle on porta les bancs, les chaises et la table. Et les assemblées se réunirent encore provisoirement dans ce temple, où les choses marchèrent assez bien pendant quelques mois. [...] on recevait tous les prédicateurs de l'Évangile sans distinction.

Or comme on avait ouvert un culte à Saint-Quentin et que M. Guillaume Monod y avait été établi Pasteur et Théophile Poulain était son suffragant ; M. Monod rempli de zèle pour l'avancement du règne de Dieu et pour le salut des âmes, prêcha un jour ouvrable dans ce petit temple de Bertry et il y eut bien des auditeurs.

Car M. Monod était un homme excellent, faisant beaucoup de bien aux pauvres, mendiant pour eux. Aussi voyait-on souvent les Protestants de Montigny venir chez M. Poulain Valentin pour y recevoir les secours qui venaient de Saint-Quentin⁷¹.

⁷⁰ Valentin Poulain

⁷¹ Guillaume Monod est pasteur (officiel) à Saint-Quentin à partir de la seconde moitié de 1828, et très vite (la première dénonciation du consistoire nouvellement créé semble du 27 novembre 1829) en conflit avec le Pasteur Matile d'Hargicourt, et le consistoire (Colani, au contraire, le soutenant, cf. DAULLÉ, et

On ne s'entendait pas [...] les frères Poulain, Louis et Philippe, poussèrent leur père à vendre la maison à laquelle tenait le temple [...].

La séparation eut encore lieu. Les dissidents se réunirent chez Valentin et [les] nationaux chez Louis Poulain. Mais les prosélytes se tournèrent du côté des dissidents [baptistes].

Dès l'année 1830, Valentin Poulain et Joseph Aimé, son neveu, avaient été appelés à Londres de la part de la société Baptiste de cette ville pour y recevoir vocation comme Evangélistes. Mais jusqu'alors Joseph Aimé quoiqu'étant Baptiste de principe, n'avait pas encore été baptisé⁷². or comme il était à Reumont un dimanche d'automne pour se faire baptiser, et que plusieurs personnes de Bertry y étaient allées pour voir la cérémonie, Jean-Baptiste Herbet qui était présent dit à Aimé : Mais Joseph, c'est une chose singulière que vous vous fassiez baptiser juste la veille de votre départ pour recevoir la charge d'Evangéliste baptiste. L'observation était juste. Aimé chercha à se justifier, en disant : on sait bien que je suis baptiste depuis longtemps. Mais Herbet lui répondit : C'est une raison de plus [...].

Après que ces Messieurs furent revenus de Londres, Joseph Aimé s'en *alla* dans le département de l'Aisne, où il fut l'instrument de la conversion de M. et Mme Hersigny de Genlis, ou Villequier-au-Mont⁷³, près de Chauny. Il y fit encore quelques autres disciples. Mais Valentin resta chez lui, pour évangéliser dans les environs de Bertry : à Ligny, Montigny, Walincourt où il y avait quelques personnes de réveillées. Dans ses travaux il ouvrit aussi un culte évangélique à Estourmel [...]. Jean-Baptiste Gerard fut le premier converti à Estourmel.

A ce temps, M. Joseph Thieffry⁷⁴ de Lannoy était aussi agent de la même société, à Saulzoir, où il y avait aussi une Eglise dissidente baptiste.

Pendant que Valentin faisait son oeuvre ou qu'il n'était pas à Bertry, Jean-Baptiste Herbet et Pruvot faisaient ensemble le service à Bertry, Théophile Herbet faisait aussi la prière.

Il est arrivé souvent que Valentin étant indisposé ou occupé d'ailleurs, envoyait son neveu Pruvot à sa place, en le défrayant de ses voyages. Il l'a envoyé plusieurs fois à Walincourt, à Brancourt et même à Monbrain⁷⁵.

D. ROBERT, Egl. *Réformées...*. Pruvot loue avec chaleur et son zèle et ses charités. Il ne semble pas avoir su (rapport du préfet de l'Aisne à Cuvier, 18 novembre 1829, A.N., F19 10435 Aisne, publié par D. ROBERT, *Textes et Documents...*, p. 358-360) que les ennemis de G. Monod, et même le préfet, se demandaient d'où G. Monod tenait l'argent qu'il distribuait; le préfet reconnaît dans ce rapport son zèle, son activité, ses succès « dans la basse classe parmi les ouvriers des filatures » ; mais il pense que Monod ne comprendra jamais le rôle social de la religion, « il ne voit [...] que les relations de l'homme à Dieu » (p. 360) - ce qui *pour lui préfet* exprime une vive critique ! Le conflit se terminera par la révocation en 1832 de G. Monod (D. R.).

⁷² Comprendre baptisé par immersion, selon l'usage de son église (D.R.)

⁷³ Villequier-au-Mont, canton de Chauny (Aisne). A 60-70 km (M.T.)

⁷⁴ En 1840, Joseph Thieffry était pasteur baptiste à Lannoy. Notice dans G. Rousseau, 119-120 : 1797-1879 (M.T.)

Sans avoir l'intention d'être stricte, l'Eglise dissidente de Bertry s'organisait sur le pied d'une Eglise baptiste, comme celles de Reumont et de Saulzoir.

Un dimanche M. Poulain Valentin, dans un étang de la Caserne⁷⁶, a baptisé son beau-frère Jean-Philippe Rocquet, Jean-Baptiste Herbet et son neveu Pruvot.

Jean-Baptiste Herbet introduisit l'Evangile dans la maison d'un vieillard du village de Maurois⁷⁷. Ce vieillard nommé Joseph Jonquoi fut converti et baptisé ainsi que son gendre, Louis Laforge [...].

Valentin Poulain ayant acheté un terrain qui se trouvait entre sa maison et la rue de Cambrai, dit à l'assemblée : Si vous voulez faire bâtir un temple, je donnerai l'emplacement. Alors on se décida à faire bâtir un temple. Et pour cela on fit une souscription, chacun selon son pouvoir. Et au mois de mai, 1832, tous les jeunes gens de la petite assemblée se mirent à brouetter des briques le soir après leur journée de travail. Les jeunes filles même se mirent à l'oeuvre [...] Louis Poulain fils a aussi mis la main à l'oeuvre, bien que n'appartenant à l'Eglise dissidente. On avait tant de zèle, que l'on a plusieurs fois brouetté mille briques par soirée. On acheta aussi des pierres, sur le territoire de Ligny, et on les fit voiturier.

Or quand il fallut commencer à bâtir, on avait bien les pierres, les briques, le sable et la chaux ; mais l'argent manquait pour payer les journées des ouvriers.

Alors on fut forcé de faire un emprunt de 300 francs chez un usurier de Cambrai, qui faisait payer 12 du cent par année [...]. Encore fallait-il renouveler le billet chaque six mois et payer un courtage de 3 francs [...].

On fit donc élever les quatre murs du temple ; et pour faire la charpente, on prit quelques arbres dans les bois du grand-père Poulain, sans doute avec son consentement.

La charpente établie, chacun s'empressa de donner ce qu'il pouvait : des chevrons, des perches et de la paille pour couvrir le temple.

Le temple resta dans cet état pendant plusieurs années [...]. Avant tout on pensa à payer les trois cents francs que l'on devait [...]. En attendant on se réunissait toujours chez Valentin. En 1833, le 26 décembre, quelques amis et frères qui s'étaient réunis, pour se distraire se mirent à déblayer le temple, qui était rempli de bois et de poussière. Et sur le lieu même on leva une nouvelle souscription, pour y faire des fenêtres, croisées et une porte. Et dans le courant de l'été en 1834, cela fut arrangé. Or comme M. Gambier allait de temps à autre prêcher à Bertry, un jour qu'il s'y trouva, On se réunit dans le temple, et les nationaux y allèrent pour l'entendre.

Dans ce temps, un jeune de Quiévy, nommé Elisée Lorriaux, qui était employé comme Evangéliste par une société de Londres, M. Lorriaux était baptiste, mais

⁷⁵ Brancourt et Montbrehain : Aisne, entre Le Catelet et Bohain (au Nord de Saint-Quentin, 20 km environ de Bertry). Estourmel dont on parle dans le paragraphe précédent se trouve dans le canton de Carnières, près de Cambrai (M.T.)

⁷⁶ La Caserne à Bertry, était l'ancienne maison seigneuriale des Cordiers, située rue de Fervaques ; elle avait servi de cantonnement aux cosaques après 1815, d'où le nom qui lui est resté. (M.T.)

⁷⁷ Maurois, canton du Cateau, tout proche au sud-est de Bertry (M.T.)

large. Mais M. Gambier n'était pas baptiste. Il supportait un peu les baptistes larges. Mais il a fait la guerre aux baptistes stricts ou rigides autant qu'il a pu ; à Reumont et à Bertry⁷⁸. Il prêchait l'Évangile, mais en principe il était national. Jusque-là il y avait encore une Église dissidente à Quiévy, de laquelle M. Lorriaux était membre.

Quand le temple fut au point dont nous avons parlé plus haut, ceux qui avaient contribué à son érection, se dirent entre eux : Voilà que nous avons contribué à l'érection de ce temple ; cependant nous n'en avons rien ; car il est bâti sur le terrain de Valentin ; et s'il venait à mourir ses héritiers auraient le droit de s'en emparer ; et ils présentèrent leur proposition à Valentin. Valentin leur dit : J'ai déjà plusieurs fois pensé à cette affaire-là ; mais je ne sais que faire ; montrez-moi un moyen ; je ferai ce que vous voudrez. Et après avoir consulté et cherché, on trouva qu'il n'y avait pas d'autre moyen de se mettre en sûreté que de donner le terrain et le temple au Consistoire du Nord.

Valentin donc parla à son frère Louis qui fit auprès du Pasteur Archevêque, toutes les démarches possibles pour arriver au but. Le temple fut donc donné au consistoire protestant du Nord. Mais ce consistoire n'était point baptiste. Et les pauvres baptistes n'avaient plus de temple.

Événement religieux remarquable.

Au printemps de 1835, M. Méjanel qui, neuf ans auparavant, avait prêché l'Évangile dans le Nord, y revint accompagné d'un autre prédicateur Écossais nommé M. Carey.

M. Méjanel s'adressa d'abord chez son ancien ami, M. Colani à Lemé, où il fut bien reçu. Il prêcha beaucoup dans les Églises de M. Colani, ainsi que son compagnon Carey, racontant partout qu'un grand réveil s'était opéré en Écosse, surtout à Edimbourg ; que Dieu y avait répandu les dons de son Esprit sur plusieurs fidèles qui prophétisaient ; que le seigneur Jésus-Christ allait bientôt venir ; et qu'il préparait son Église pour cette venue⁷⁹.

Les chrétiens dissidents abondaient beaucoup dans cette doctrine de la venue de Jésus-Christ sur la terre et ils y abondent encore ; car elle est vraie⁸⁰ [...]. Mais M. Méjanel avait changé de sentiment et de principe. Au lieu de prêcher Jésus-Christ,

⁷⁸ Le lien entre les baptistes est leur conception du baptême ; ils sont par ailleurs divisés, comme les autres branches du protestantisme, en plusieurs tendances. Les baptistes stricts sont plus exigeants en matière de conditions pour être admis au baptême, de « discipline ». (Dussart) (D.R.)

⁷⁹ Il s'agit des idées dites irvingiennes, du nom d'Irving (Pruvot emploie le terme seulement p. 236). Colani ne vit pas bien au début de quoi il s'agissait (Irving était soutenu par le même mécène qui, dix à quinze ans plus tôt, soutenait la Société Continentale, H. Drummond). Cf. Ce qui est dit de Durell (pasteur de Quiévy). P. Beuzart (*Parfondeval*, p. 107) indique que c'est Adolphe Monod qui mit en garde Colani (D. R.).

⁸⁰ Pruvot indique ici discrètement que le Retour du Christ n'est pas, dans l'Église Réformée, doctrine mise au premier plan dans la prédication : cet ancien catholique dit presque timidement (le catholicisme « l'oublie ») que c'est là une doctrine biblique. Valentin Poulain est surpris de l'insistance apportée à cette prédication (D. R.).

et Jésus-Christ crucifié pour le salut des pécheurs comme il le faisait autrefois, il prêchait une doctrine nouvelle, ainsi que son compagnon Carey.

Voici ce qui était l'objet de leurs discours. Avec un ton imposant et extraordinaire, ils disaient : Toutes les Eglises protestantes sont divisées entre elles : donc le protestantisme ne peut être de Dieu qui est un.

Parmi toutes ces Eglises divisées, il y a des pierres pour former l'Eglise de Dieu; mais ces pierres ne sont pas réunies, elles sont éparses et dispersées.

Le temps est venu où Dieu, par son Esprit, va rassembler son Eglise. Déjà cet Esprit de Dieu a commencé son oeuvre dans quelques parties du monde chrétien. Il a parlé dans quelques Eglises, il a prophétisé, il a fait des miracles. Mais l'Eglise protestante est divisée, c'est pourquoi l'Esprit ne peut rien faire en elle. Vous Protestants, vous avez formé des sociétés bibliques, des sociétés de mission, des sociétés de traités religieux; vous avez multiplié vos Bibles, vos missionnaires, vos traités religieux; vous avez cru que par ce moyen vous alliez convertir le monde. Mais Dieu ne bénit point votre oeuvre, parce que vous êtes divisés. Parmi les Protestants, les uns sont Luthériens, les autres Calvinistes, d'autres Anglicans Méthodistes Nationaux, Dissidents, Baptistes, Anabaptistes, Darbistes etc. Vous avez voulu sortir de Babylone ; mais vous avez formé de nouvelles rues à Babylone.

Le Seigneur Jésus va bientôt venir; mais avant il envoie ses anges pour rassembler ses élus des quatre vents des cieux. Et quand ils seront rassemblés; que son Eglise sera réunie, il viendra la couronner, et exercer sa vengeance sur le monde incrédule, etc.

Il va sans dire que tous leurs discours étaient appuyés par des textes de l'Ecriture. Car, il faut bien [le dire] la venue personnelle de Jésus-Christ pour régner sur la terre est fortement annoncée dans l'Ancien et le Nouveau Testament [...].

Ces Messieurs ne parlaient que peu ou point de la justification par la foi en Jésus-Christ. Pour eux, se convertir, c'était de tout laisser, tout abandonner pour les croire et les suivre.

Pendant que Méjanel était encore à Lemé, Carey s'approcha du département du Nord en allant prêcher à Vaux, un jour de dimanche. Là se sont rassemblés une foule de Protestants, surtout des dissidents de Reumont, de Bertry, de Montigny, de Clary, de Maurois, etc., sans compter tous ceux qui étaient du département de l'Aisne.

Comme plusieurs de Bertry étaient arrivés avant que le culte ne soit commencé Valentin, qui était l'un d'eux, dit à Carey : Vous pensez donc que la venue du Seigneur Jésus est proche ? Carey lui répondit avec un ton extraordinaire : Celui qui veille sait toujours l'heure qu'il est.

Carey fit deux prédications à Vaux, dans le sens que nous avons indiqué plus haut.

Vers le soir on s'en retourna. Carey fit la conduite aux Voyageurs jusque près de la Haie Mannres⁸¹, où il leur donna sa bénédiction. Comme ce jour-là on s'en retournait en compagnie, de Vaux à Bertry, Louis Poulain s'approcha de son neveu Pruvot et lui dit : Que penses-tu de cet homme, Carey, et de sa doctrine ? Pruvot lui répondit : Mon oncle, il y a une certaine Vérité dans ce qu'il a dit ; mais ne disons rien avant d'être sûrs ; car je crois que cet homme a pour but de faire baisser tous les pavillons pour hisser le sien. Toutefois tenons-nous sur nos gardes, dans le silence et la prière, et nous verrons ce qui arrivera.

Quinze jours après MM. Méjanel et Carey arrivèrent à Bertry où ils étaient attendus. M. Méjanel prêcha le matin; mais d'une manière couverte et embrouillée. M. Carey prêcha l'après-midi . et il dut se mettre à la porte du temple pour parler tant il y avait du monde dans la cour et que le temple était rempli. Il prêcha sur Actes III, 19, 20⁸². Sa prédication fut passablement évangélique. Il fut écouté par au moins six cents personnes, tant de Protestants venus des villages voisins que des Catholiques romains de la localité. Tout le monde était étonné de l'ardeur convaincue avec laquelle il parlait ; il prouvait ce qu'il disait par des textes de l'Écriture. Son discours dura plus d'une heure. Après cela il y eut des entretiens sérieux. Il fut ensuite question que MM. Méjanel et Carey iraient à Quiévy le dimanche suivant.

On se prépara donc de tous côtés pour aller à Quiévy. Le dimanche étant venu on mit en route. Or il arriva que comme un groupe des amis de Bertry était en chemin pour aller à Quiévy, ils rencontrèrent M. Durel et M. Méjanel. M. Durel conduisait M. Méjanel pour prêcher à Inchy.

M. Durel, rempli de joie, dit aux amis de Bertry : Allez, vous trouverez M. Carey en chaire, et moi, je vais conduire M. Méjanel à Inchy-Beaumont. Le Seigneur est si bon qu'il nous envoie ses chérubins pour nous instruire.

M. Durel, comme M. Colani, fut bien trompé la première fois qu'il vit ces deux hommes. Car comme il y avait, dans bien des endroits, des petites Eglises dissidentes, on pensait que ces nouveaux prédicateurs allaient tout réunir.

M. Durel au retour d'Inchy se trouva dans le temple de Quiévy au Service de l'après-midi, présidé par M. Carey. Ce dernier prêcha avec une ardeur incroyable. On aurait cru parfois qu'il allait s'envoler au ciel ; il n'avait plus l'apparence d'un homme ordinaire. On était comme fasciné en le regardant, tant il parlait avec énergie de la puissance de l'Esprit de Dieu, et des promesses qu'il devait accomplir pour réunir son Eglise sur la terre, pour la venue du sauveur. Mais quand M. Durel eut entendu la prédication de M. Carey, et celle de M. Méjanel à Inchy-Beaumont, il comprit leurs principes et changea de sentiment à leur égard. Quand ils lui dirent que les Eglises protestantes étaient des corps mal organisés, des corps inutiles ;

⁸¹ La Haie Méneresse, un hameau à proximité (nord) de Vaux-Andigny, sur la route qui, par Escaufourt, Honnechy et Maurois, conduit à Bertry (M.T.)

⁸² Actes 3, 19-20 : Pierre, à la foule, après la guérison du boiteux (Repentez-vous [...] le seigneur enverra [...] le Christ-Jésus) (D.R.)

parce qu'elles n'avaient pas le ministère Evangélique complet, qu'elles manquaient d'apôtres. M. Durel leur répondit : Envoyez vos apôtres et nous les éprouverons.

Dans ce temps-là il arriva un jour à Bertry deux missionnaires Baptistes américains. L'un se nommait M. Willemarthe⁸³, sa femme était avec lui, ils habitaient Paris depuis un an ; l'autre se nommait le Docteur Searce ; il venait de Hambourg consacrer un Pasteur au ministère évangélique ; il accompagna à Bertry M. Willemarthe, qui venait visiter l'Eglise dissidente de cette localité, et cherchait à voir Pruvot. Car M. Willemarthe voulait instruire quelques jeunes gens qui avaient reçu quelque don pour la prédication; et Pruvot lui avait été proposé par M. Elisée Lorriaux, comme pouvant encore étudier.

Ces deux Américains allèrent à Quiévy, où ils rencontrèrent MM. Méjanel et Carey, avec qui ils eurent une discussion sérieuse touchant la nouvelle doctrine que ces derniers prêchaient.

Comme les Américains ne connaissaient pas encore assez la langue française, la discussion eut lieu en anglais. M. Durel seul put comprendre⁸⁴. Mais d'après son témoignage, Méjanel et Carey furent battus.

Un peu après M. Willemarthe revint seul à Bertry [...].

Or en ce temps-là Valentin n'était plus employé par la société Baptiste de Londres. Et comme il aurait voulu l'être encore, il montra avec beaucoup de chaleur qu'il était nécessaire qu'il y eût un agent à Bertry, ou dans les environs. Espérant sans doute que le choix tomberait sur lui [...].

A la seconde fois que Carey *alla* à Bertry, il y arriva un samedi de bonne heure, et il visita tous les principaux protestants du village et causa avec eux [...]. Mais il ne put visiter Pruvot ; car comme on était en temps de moisson, celui-ci était sur les champs.

M. Carey annonça qu'il prêcherait le lendemain, dimanche, à 10 heures du matin ; mais qu'il serait au temple à 9 heures, pour répondre aux questions [...].

Le lendemain à 9 heures du matin, les étrangers arrivaient en foule à Bertry. Les frères se rendirent aussi au temple, où était déjà M. Carey. Or, ce dernier offrit la parole à ceux qui étaient là. Et comme depuis son arrivée dans le pays, il émerveillait beaucoup de gens par les choses qu'il disait s'être passées à Edimbourg; que le Saint-Esprit avait parlé dans l'Eglise, etc.

Pruvot donc proposa la question suivante : Monsieur, depuis que vous prêchez dans ces contrées, vous nous dites et nous répétez, dans vos prédications comme dans vos entretiens, que le Saint-Esprit a parlé et qu'il parle encore dans une certaine Eglise ; voudriez-vous me dire comment il parle ; c'est-à-dire quel en est l'organe ?

Carey répondit : Oui, il parle, sa voix est distincte, on peut le reconnaître à sa voix.

⁸³ Taine écrit Willmurth, le catalogue de notre bibliothèque Willmarth (opuscule de 1836) (D.R.)

⁸⁴ Durell était des I les Normandes (né à Saint-Hélier en 1790) (D.R.)

Pruvot lui dit : Monsieur, ce que vous me répondez est bien vague ; je vous prie, dites-moi : quand l'Esprit parle et qu'on entend sa voix, est-ce en l'air, ou dans les murs, ou dans la voûte du temple, ou, enfin par l'organe d'un homme?

Carey répondit : Il parle par l'organe d'un homme.

Pruvot lui dit : Mais, Monsieur, quand la première fois le Saint-Esprit a parlé par l'organe d'un homme, qui a pu reconnaître et juger que cet homme parlait par le Saint-Esprit, vu que jusqu'alors personne d'autre que lui n'avait encore reçu le Saint-Esprit ? Car l'homme animal ne comprend point les choses qui sont de l'Esprit de Dieu, *car elles lui paraissent une folie; et il ne peut même les entendre, parce qu'elles se discernent spirituellement* (1 Cor. II, 14) La question était bien posée pour faire dire à Carey que ce qu'il appelait le don du Saint-Esprit n'était que l'effet de l'exaltation.

Tout le monde écoutait [...] pour savoir comment Carey se tirerait de ce pas [...]. [Une autre question est alors posée.] Mais Carey demanda pardon pour répondre à l'autre en disant qu'il ne pouvait répondre à tout le monde à la fois [...], Car la réponse qu'il avait à faire au second était facile. Et quand il y eut répondu, il était 10 heures, et il fallait commencer le culte.

... Et après le service, Carey se garda bien de rappeler la question.

Ces Messieurs faisaient alors beaucoup de bruit en disant que Dieu leur avait fendu le ministère apostolique. Qu'ils avaient alors des apôtres, que [le] Saint-Esprit les avait lui-même choisis.

Et ces apôtres étaient pour eux la reconstitution parfaite de l'Eglise primitive.

Car comme nous l'avons dit plus haut, ils prétendaient qu'une Eglise sans apôtres était un corps inutile qui ne pouvait rien faire. Ils trouvaient, croyaient-ils, les preuves de cette doctrine. Ephé. IV, 11 et I Cor. XII, 28. Et, il faut le dire, bien des personnes furent ébranlées à ce sujet, surtout parmi les dissidents.

Alors, on proposa une semaine de prière, et la proposition fut acceptée.

Pendant cette semaine, on se réunit au temple tous les jours au soir. On pria sincèrement. Dissidents, Baptistes et nationaux demandèrent à Dieu de les diriger par son Esprit de lumière. Pruvot comme les autres y assistait. Et bien que le plus pauvre de l'assemblée, il suspendit cependant [son travail] pendant plusieurs jours de cette semaine pour étudier la sainte Ecriture. De sorte que, le dimanche étant arrivé, il prouva devant l'assemblée, la parole de Dieu en main, qu'il ne doit plus, qu'il ne peut plus maintenant y avoir des apôtres sur la terre, entendu que les apôtres du Seigneur sont toujours dans l'Eglise par leurs Ecrits et que, comme Moïse, eux, étant morts, parlent encore (Héb. XI, 4). Pour être apôtre, il fallait avoir vu le Seigneur, comme on le voit Actes, 1, 21 [...].

Et d'ailleurs, s'il y eût dû avoir une succession d'apôtres dans l'Eglise, ceux d'entre les apôtres qui moururent les premiers, auraient été successivement remplacés par d'autres ; mais il n'en fut rien. D'un autre côté, la sainte Ecriture ne parle que de douze apôtres, qui doivent [être] assis sur *douze* trônes à la

régénération de toutes choses pour juger les douze tribus d'Israël (Luc, XXII, 30) [...].

Au surplus pourquoi faire ces nouveaux apôtres? est-ce pour dire, ou plus, ou moins, que ce que les apôtres du Seigneur ont dit ? Cela est défendu par ce qui est écrit : Galates, 1, 8 : Si *quelqu'un vous annonce un autre Evangile que celui qui vous a été annoncé, quand ce serait un ange du ciel, ou nous-même, qu'il soit anathème.*

Mais, réplique-t-on, saint Paul fut cependant un treizième apôtre.

- Oui, Paul fut un treizième apôtre, Mais il fut choisi par Jésus-Christ lui-même et mis à part pour annoncer l'Evangile aux Gentils ; il fut l'apôtre des Gentils, et les Gentils sont sa Gloire (Actes, IX, 3 à 16, 20 à 30 ; Philip. IV, 1), Et il fut approuvé par les autres apôtres. Mais ni Paul, ni les autres apôtres n'ont eu de successeurs. il faut être bien orgueilleux pour prétendre être apôtre, et pour prétendre pouvoir nommer des apôtres. C'est ce que les apôtres du Seigneur eux-mêmes n'ont pas fait, ni ordonné de faire.

Mes amis, dit Pruvot en terminant, nous avons toujours avec nous les apôtres inspirés ; nous avons les apôtres qui ont vu et entendu le Seigneur et qui ont été nommés apôtres par lui-même.

Tenons-nous-en là. Nous pouvons être sauvés, en croyant à la parole inspirée, cela suffit⁸⁵.

Ces explications sur l'apostolat produisirent un bon effet sur les membres de l'Eglise de Bertry, qui restèrent fermes. [...] Une seule famille abandonna l'assemblée. Mais une grande partie des Protestants de Reumont, surtout les plus dissidents, de Quiévy, de Saulzoir et de Montigny embrassèrent la nouvelle doctrine que l'on appelle *Irvingisme* de Irving, Pasteur chrétien écossais très avancé, qui a prêché l'Évangile avec puissance et simplicité, tellement qu'il a enthousiasmé une partie de ses fidèles auditeurs, jusqu'à l'exaltation, De sorte qu'ils furent transportés hors de l'espérance de l'Evangile. il aurait bien voulu les arrêter ; mais il n'a pu le faire⁸⁶.

M. Willemarthe était toujours à Paris. Et comme il était missionnaire baptiste américain, il cherchait à réunir en Eglises baptistes, tous les baptistes français qu'il rencontrait⁸⁷. Or, il avait connu à Versailles, un Evangéliste nommé Louis Dusart, qui était là sous la direction de M. Pyt. M. Dusart avait réellement des dons pour la prédication. Mais il ne connaissait pas son français. Or, comme il était baptiste, M. Willemarthe tâcha de l'avoir à son service, et il le fit aller pendant un certain temps

⁸⁵ Le passage est long, l'on comprend cependant que Pruvot ait tenu à conserver un mémorial précis et détaillé de cette discussion, où, homme sans études, il a tenu en échec ceux qu'il tenait pour dans l'erreur, et dangereux (D. R.).

⁸⁶ Noter la modération au sujet de ce qui est dit au sujet du Rév. Irving (D.R.)

⁸⁷ L'on ne sait si c'est « par hasard » ou pour limiter les conséquences que les efforts des baptistes américains ont coïncidé dans le temps avec « l'invasion » irvingienne. (D.R.)

à l'école normale de Versailles, où il fit de rapides progrès dans la connaissance de la grammaire française⁸⁸.

Alors M. Willemarthe et quelques autres Pasteurs américains le consacèrent, et M. Willemarthe l'envoya comme Pasteur à Bertry. Quand M. Dusart arriva à Bertry sur la fin d'août 1835, les affaires religieuses étaient au point dont nous venons de parler plus haut : en pleine invasion Irvingienne [...].

Quand M. Dusart fut arrivé à Bertry avec sa famille, il s'établit comme locataire dans la maison de M. Valentin Poulain ; dans la partie près du temple. Et le troisième dimanche de septembre, jour de la petite fête de Bertry, M. Willemarthe l'installa dans ses fonctions pastorales. Alors tout paraissait être en bonne voie dans l'Eglise. Mais le diable était caché derrière la porte.

Le 22 du même mois, avant de retourner à Paris, M. Willemarthe dit à Pruvot: Je voudrais bien vous aider à faire quelques études, mais cela est difficile à cause de votre âge et de votre famille. Cependant je vous conseille de voir si vous pourrez apprendre la grammaire française avec l'aide de M. Dusart ; et il donna à Pruvot cinq francs pour acheter des livres.

Dès lors Pruvot se mit à étudier en travaillant et en mangeant son pain. Et chaque soir, après sa journée de travail, il allait chez Dusart pour prendre la leçon. Le Seigneur le bénit dans ses études, de sorte que sur la fin de l'année, il connaissait les six espèces de mots de la grammaire et qu'il pouvait passablement analyser.

M. Dusart, satisfait des progrès de Pruvot, lui fit faire une composition qu'il envoya à M. Willemarthe. Et ce dernier, satisfait, envoya 100 francs à Pruvot avec ordre d'employer la moitié de son temps à étudier. Ainsi il travaillait le matin sur son métier et l'après-midi il étudiait.

Ainsi ce fut le premier janvier 1836, que Pruvot commença à être aidé par la société baptiste américaine, pour qu'il puisse faire quelques études en prêchant l'Evangile.

Pruvot avait alors trente-deux ans et demi; il avait quatre enfants. Il y avait alors neuf années que sans aucun salaire, Pruvot prêchait l'Evangile, et qu'il faisait les enterrements, avec son oncle Valentin, à Bertry, et dans les environs.

Quand Dusart arriva à Bertry, il n'y avait pas encore de chaire dans le temple, il en fit faire une petite en bois blanc, qu'il paya de sa bourse.

Tout ne fut pas rose pour le pauvre Dusart ; il eut beaucoup à lutter contre les Irvingiens, contre les catholiques romains, contre les protestants nationaux et même contre les baptistes. Il le disait lui-même. M. Gambier qui allait toujours de temps à autre à Bertry était contre lui. Et cela faisait chanceler Dusart dans ses principes de baptiste exclusif.

Cependant il allait à Reumont toutes les semaines, le jeudi soir, pour tâcher de ramener ceux qui étaient égarés dans la doctrine Irvingienne et pour soutenir ceux qui étaient encore debout afin de les empêcher de tomber.

⁸⁸ Dusart paraît avoir été un peu plus âgé que Pruvot, mais nous n'avons pas sa date de naissance. Mort en novembre 1862 à Gaubert (Eure et Loir) (D.R.)

Il allait aussi à Montigny pour faire la même oeuvre. Mais sans résultat.

MM. Colani de Lemé, et Vivien⁸⁹ d'Arras, se rendirent aussi tour à tour à Reumont et à Bertry pour le même sujet. Mais ils ne purent arrêter aucun de ceux ou celles qui étaient lancés dans ces nouvelles doctrines.

Car bien des gens qui n'avaient pas pu être reçus à la communion dans les Eglises dissidentes, se vengèrent en se joignant aux Irvingiens⁹⁰. A Reumont les Irvingiens furent tellement nombreux comparativement, qu'ils s'emparèrent du temple. Et les autres, qui ne formaient plus qu'un tiers de l'assemblée, durent se réunir dans un autre local.

A Montigny, il n'en échappa qu'un seul ; à Ligny plusieurs furent entraînés; à Quiévy il en arriva tout autant des dissidents; à Saulzoir, tous les dissidents furent entraînés dans les erreurs des Irvingiens. Mais, grâce à Dieu, à Bertry, il n'y eut que quelques personnes exaltées qui furent entraînés.

Enfin tous ces Irvingiens s'organisèrent : leurs apôtres les dirigeaient. Ils établirent des anges, des Pasteurs, des prophètes, des Evangélistes, etc., enfin ils eurent toute une série de ministères. C'était l'Esprit qui les choisissait; mais cet Esprit avait soin de choisir des hommes qui avaient reçu une certaine éducation, et surtout des hommes entêtés.

Les Baptistes de Bertry n'avaient pas seulement à lutter contre les Irvingiens; mais, comme nous l'avons dit de M. Dusart, nous le disons aussi à leur égard, ils avaient à lutter contre les Méthodistes, contre les Nationaux, contre les Catholiques romains, et même contre les Chrétiens, et les chrétiens baptistes. Car l'Eglise de Bertry était strictement baptiste, c'est-à-dire que depuis que M. Dusart y était pasteur, elle ne recevait à la sainte Cène que ceux qui avaient été baptisés par immersion, après avoir donné un témoignage de leur foi.

Il était très naturel que les Baptistes parlissent de leur doctrine distinctive; et que comme tous les autres ils parlissent de l'obéissance à Dieu. Et qu'ils baptisassent ceux qui se présentaient au baptême. Mais cet état de chose fut cause que les Nationaux se séparèrent encore une fois. Parce que quand on parlait d'obéir à la Parole de Dieu, ils croyaient toujours que c'était pour eux qu'on disait cela ; à cause qu'ils ne voulaient pas être baptisés par immersion⁹¹.

[...]

Dans le mois d'avril 1836, M. Willemarthe, son beau-frère Willard, puis un autre monsieur nommé Scheldon⁹², tous trois américains, habitant Paris depuis quelque temps, arrivèrent à Bertry, chez M. Dusart. Ces hommes parlèrent beaucoup [avec Pruvot] qui les conduisit dans les visites qu'ils firent à Bertry. Dusart leur montra une narration que Pruvot avait écrite ; l'ayant trouvée passablement bonne, ils

⁸⁹ Pasteur Louis Vivien. Fut pasteur d'Arras de 1850 à 1870. Alors au service, semble-t-il de la Société Continentale. (M.T.)

⁹⁰ Accusation de laxisme contre les Irvingiens (D.R.)

⁹¹ Bref, il ne peut se former un front commun anti-irvingien, qui eût rassemblé Réformés, et Baptistes. Ici, Pruvot note bien le rôle du baptême par immersion des adultes, signe de séparation (D.R.)

⁹² Taine écrit Schildon (D.R.)

décidèrent que Pruvot emploierait tout son temps à étudier et qu'il aiderait Dusart dans son oeuvre [...].

Dans le courant du mois de mai de la même année, le bruit courut que les Irvingiens avaient fait un miracle à Saulzoir. Pour savoir ce qui en était, Dusart et Pruvot prirent le parti d'aller sur les lieux et visitèrent la personne qui, soi-disant, avait été guérie. C'était une jeune fille de dix-huit ans, et orpheline. Elle avait été élevée par ses parents sans religion, et elle restait alors chez une femme protestante qui avait embrassé les principes Irvingiens, ainsi que cette jeune fille qui, depuis lors, était devenue malade, c'est-à-dire qu'elle avait eu mal aux reins et aux jambes, de telle sorte qu'elle ne pouvait marcher qu'en s'appuyant où elle pouvait, ou à l'aide de béquilles.

Et à la suite d'une prière faite par M. Duproix, ange de l'Eglise Irvingienne de Saulzoir, cette jeune fille se mit à marcher librement. C'est cette personne elle-même qui a donné ces renseignements aux deux visiteurs. Elle n'avait pas du tout l'apparence d'être exaltée. Elle leur a même dit que M. Duproix n'appelait pas cela un miracle ; mais qu'il avait dit que c'était une prière exaucée.

Les visiteurs lui ont demandé si pendant sa maladie, elle avait eu un médecin.

Elle a répondu : Oui, le médecin d'Ossy est venu⁹³. Les visiteurs sont à l'instant partis pour Ossy, afin de voir le médecin ; mais il n'y était pas. Alors M. Dusart pria la dame du médecin de vouloir bien dire à son mari que le Pasteur Protestant de Bertry était venu pour avoir des renseignements sur la maladie de cette demoiselle de Saulzoir, et sur sa guérison. Dusart donna son adresse.

Le troisième jour M. Dusart reçut du médecin une lettre ainsi conçue. Je fus appelé; j'ai visité la demoiselle que j'ai trouvée malade. J'y suis allé une seconde fois. J'ai trouvé guérison présumée, Par un traitement moral appliqué à un cerveau susceptible de Conviction. Voilà le miracle.

Le lundi 11 juillet, Pruvot partit pour Douai, afin d'y continuer ses études sous la direction des Pasteurs Baptistes américains⁹⁴, qui avaient quitté Paris pour se fixer à Douai. Et au bout d'un mois Pruvot retourna à Bertry pour y aller chercher sa famille⁹⁵.

⁹³ Il s'agit d'Haussy, canton de Solesmes, entre Saulzoir et Solesmes (M.T.)

⁹⁴ Cf. les notes 85 et 92 et G. Rousseau, p. 119 : l'« école » durera environ 20 ans (D.R.)

⁹⁵ Compléments dans Taine.

« Il (Pruvot) fut logé chez ces messieurs (les pasteurs baptistes) dans une petite chambre bien garnie, et pendant plusieurs jours il mangea à leur table. Afin de ne pas abuser, il se mit d'accord avec un voisin qui, pour 12 sous, lui donnait un repas à midi. Pour le matin, on lui apportait de la maison du café au lait [...]. »

[Le 1er dimanche, il le passe à méditer - le 2° à Orchies, où sont deux autres « élèves », Montelle et Crépin] ; « le lendemain, il sollicita de MM. Willmurth et Willard l'autorisation de faire venir sa famille à Douai et le prêt (?) des meubles qui garnissaient sa chambre. Ce qui lui fut amicalement accordé ». [Il cherche et trouve un logement à Douai. Le 2 août, il vend, à Bertry, ce dont il n'a plus besoin, et sa récolte. Le 4, il se transporte avec son matériel à Douai]. « A l'arrivée [à Douai], ils trouvèrent l'agréable surprise que leur avaient ménagée ces Messieurs, de trouver transportés dans leur logement tous les meubles plus un bois de lit qui garnissaient son ancienne chambre [...]. »

On ouvrit bientôt un culte évangélique à Douai, où il n'y avait pas, jusqu'alors, de culte protestant.

Pendant trois ans, M. Willard y prêcha en anglais, et Pruvot y prêcha en français. Mais revenons à Bertry.

Depuis le commencement de juillet [1836], jusqu'à la fin de septembre, on avait achevé le temple des Baptistes, et toujours sans secours des Nationaux ; au contraire ils avaient cherché à détourner une famille [...] en disant : ces jours-ci on vous demandera encore de l'argent pour achever le temple. Mais cette famille a tenu bon. On peut dire que les Baptistes ont supporté à eux seuls tous les frais du temple. Car quand on faisait des souscriptions, les nationaux étaient toujours séparés. Mais pour achever le temple, MM. Willemarthe et Willard sont venus au secours des baptistes, en souscrivant eux-mêmes pour une somme de 600 francs. De sorte que le temple fut pavé, que le plafond fut fait et le temple garni de bancs pour le troisième dimanche de septembre. Et Messieurs les Américains en ont eux-mêmes fait l'inauguration ce jour-là avec M. Dusart. C'était la petite fête à Bertry⁹⁶.

Les nationaux ont assisté au service de cette inauguration. Et depuis lors, ils ne se sont plus séparés ; parce que M. Dusart qui aimait un bel auditoire, leur faisait des concessions : par exemple : sa chaire était au service de M. Gambier et de tout autre Pasteur Chrétien, et des Nationaux.

Mais si les pasteurs américains avaient su à temps que le temple était donné au Consistoire, ils l'ont déclaré, ils n'auraient rien donné pour l'achever [...].

M. Dusart était toujours à Bertry, luttant tantôt avec l'un, tantôt avec l'autre. Mais malgré tout l'oeuvre évangélique se fortifiait ; car les réunions dans la semaine faisaient du bien ; au point que Louis Poulain et plusieurs de ses fils prenaient part à l'édification dans les cultes du dimanche et dans les assemblées particulières, en faisant la prière à leur tour et en expliquant une portion de la parole de Dieu. Et ils en sont arrivés au point de pouvoir au besoin présider une réunion. C'est ce qu'[ils] ont fait souvent à Beaumont⁹⁷ chez le père Bardiaux.

Et comme nous l'avons dit, la chaire du temple de Bertry, était ouverte librement à tous les pasteurs chrétiens. Mais le temple de Reumont n'était plus ouvert qu'aux Irvingiens.

[Plus loin :]

« Pendant son séjour à Douai, son traitement a été de 1000 F par an. Il leur restait donc, après leur loyer payé, 900 F, pour vivre et s'entretenir. Aussi était-ce bien court. Les Américains le comprenaient et leur vinrent souvent en aide. »

[Pruvot est moniteur à l'école mutuelle, ce qui l'aide à se cultiver, et à vivre] (D. R.)

⁹⁶ Des cérémonies religieuses sont constamment fixées aux dates des fêtes des villages : les ducasses. La fête de Bertry est le dimanche qui suit le 14 juillet et la petite fête dont il est question dans ce paragraphe est le troisième dimanche de septembre. C'est aussi le jour de la petite fête de Bertry que Pruvot sera consacré, en 1840 (M.T.)

⁹⁷ Beaumont, le village associé à Inchy (M.T.)

Mais à propos d'Irvingiens, il est arrivé à Bertry une chose curieuse. Jean-Baptiste Herbet qui [...] avait embrassé leurs doctrines, voulut, par son grand zèle pour cette secte, manifester sa foi d'une manière évidente. Voici comment : Une de ses voisines qui lui était un peu parente, était impotente et malade depuis plusieurs années, et il la visitait souvent. Rien de mieux, et il lui disait que si elle avait la foi en la puissance de Dieu, elle serait bientôt guérie. Il l'exhorta si bien, qu'un jour elle lui dit qu'elle croyait et qu'elle avait grand désir d'être guérie. Enfin la croyant bien affermie dans la foi, Herbet s'approcha du lit de la malade, avec un ton imposant, comme ont tous les ministres Irvingiens, lui dit : Anne Joseph, Je te le dis : Au nom de Jésus de Nazareth, lève-toi et marche !

La pauvre femme fit tous les efforts possibles pour se lever ; car elle avait la bonne volonté ; mais il lui fut impossible de quitter le lit. Alors elle dit à Herbet : Cousin je ne peux. Le miracle est manqué- On peut comprendre que cela fit grand scandale contre les Protestants. Les Catholiques romains en riaient, en disant : Ils deviennent fous ces protestants-là ; car les Catholiques romains ne savent pas comprendre ce qui distingue les uns des autres. Mais Cela fut aussi humiliant pour les Irvingiens, qui avaient la prétention de faire des miracles. Aussi Herbet, qui croyait avancer, recula encore Une fois. Et il fut repris vivement par ses supérieurs. On lui à dit qu'il avait été poussé par un mauvais esprit à vouloir faire un miracle sans en avoir reçu la vocation. Il y a beaucoup de vrai dans ce reproche [...].

Cela s'est passé à Bertry, en l'hiver de 1836-1837.

Revenons-en à nos propres Eglises.

L'Eglise Baptiste de Douai et celle de Bertry marchaient ensemble, et suivaient la même règle. Elles avaient la sainte Bible pour base de leur foi et pour règle de leur conduite. Elles n'étaient point rattachées aux gouvernements de ce monde⁹⁸ ; mais elles leur étaient soumises, selon la parole de Dieu. Elles ne demandaient aux souverains de la terre, que la liberté de servir Dieu selon sa parole et selon leur propre conscience.

Elles avaient adopté un épitomé de profession de fut dressé par le Révérend Irah Chase, professeur de Théologie Biblique à Newton, Etat de Massachusets, et s'accordant en substance avec les articles de foi généralement adoptés aux Etats-Unis par les Eglises Baptistes [...].

Sommaire de foi et de doctrine.

Art. I. Nous croyons que la sainte Bible a été écrite par des hommes inspirés de Dieu ; ... (sic).

Art. II. Que l'homme fut créé saint ; mais qu'en violant volontairement la loi de son Créateur, il est déchu de son état primitif, ... (sic).

⁹⁸ Cela signifie simplement que ces églises ne sont pas « concordataires », qu'elles ne sont pas « au bénéfice » (à leurs yeux, « sous le joug ») de la loi de 1802 (D.R.)

Art. III. Que la seule voie de salut que nous ayons pour nous délivrer de cet état de crime et de condamnation, c'est celle qui nous est ouverte par le sacrifice de Jésus-Christ, ... (sic).

Art. IV. Que tous ceux qui croient et obéissent à l'Évangile, ont été élus en Jésus-Christ avant la fondation du monde par celui qui voit la fin dès le commencement, ... (sic).

Art. V. Que rien ne peut séparer les vrais croyants de l'amour de Dieu; ... (sic).

Art. VI. Que ceux-là seuls qui font profession de croire en Jésus-Christ, ont le caractère nécessaire et convenable pour être admis au baptême et à la communion, et que le baptême n'est réellement et valablement administré que par immersion, ... (sic).

Art. VII. Que conformément à l'exemple des apôtres et des premiers Chrétiens, ..., le premier jour de la semaine doit être observé comme jour du Seigneur, ou sabbat des Chrétiens... (sic).

Art. VIII. Qu'il y aura une résurrection des bons et des méchants et que le Seigneur Jésus-Christ viendra juger les vivants et les morts j ... (sic), [...]

Le règlement ci-dessus a été signé par :

1. Louis Dussart, Pasteur.
2. Valentin Poulain, Diacre.
3. Pierre-Joseph Jonquoi.
4. Jean-Philippe Rocquet.
5. Théophile Herbet,
6. Elie Moity,
7. Pierre-Louis Laforge, 8. Benoît Louvet.
9. Victoire Meresse,
10. Mamie Meresse.
- 11, Julie Dusart née Fontaine.
12. Julie Cattlain, W[alin]court,
13. Thérèse Poulain. Ligny.
14. Jean-Baptiste Brochet. Clary.
15. Espérance Poulain. Bertry.
16. Clémentine Louvet. Bertry.
17. Amélie Poulain. Ligny.
- 18 Pierre Proy. Walincourt.
19. Joachim Proy. Walincourt.
20. Jean-Baptiste Crinon. Ligny.
21. Jean-Baptiste Arpin. Caullery.
22. Mme Crinon. Ligny.
23. Elie Lefèvre. Bertry.

24. Judith Rocquet. Bertry⁹⁹.

On peut voir par le règlement ci-dessus, que l'Eglise baptiste de Bertry était établie sur le véritable fondement, la sainte Bible [...].

Pruvot était assez heureux et tranquille à Douai, en étudiant ; il s'occupait de l'instruction religieuse des jeunes gens, et il prêchait en français chaque dimanche, le matin, tandis que M. Willard prêchait en anglais le soir.

Mais dans le courant du mois de mars 1839, Dusart arriva un jour au soir chez Pruvot et lui dit : Je m'en vais à Nomain pour soutenir les Baptistes qu'Ubald Waquier cherche à faire rentrer dans l'Eglise Nationale¹⁰⁰. Chose qui surprendra quand on saura qu'Ubald était lui-même Baptiste ; mais comme il n'était pas employé par la société baptiste, il s'est déclaré Baptiste large et a fait la guerre aux baptistes stricts, ou étroits, en poussant les Baptistes de l'Eglise de Nomain à rentrer dans l'Eglise nationale, ou officielle. Dusart dit à Pruvot en même temps : Ne dites rien ; mais probablement que vous retournerez bientôt à Bertry pour vous y fixer et m'y remplacer; et moi, je m'établirai à Nomain définitivement.

Cela ne plut que tout juste à Pruvot; parce qu'il connaissait le terrain des Baptistes de Bertry.

Ce même soir Pruvot fut appelé chez M. Willard. Et celui-ci lui dit ; M. Pruvot, êtes-vous disposé pour aller remplacer M. Dusart à Bertry pour six semaines ? Pruvot répondit : Je le veux bien.

Deux jours après Dusart partit de Douai pour Nomain, et Pruvot partit de Douai pour Bertry.

Comme il était tard, Pruvot n'alla ce jour-là que jusqu'à Cambrai¹⁰¹ ; mais le lendemain, il arriva à Bertry à 9 heures du matin chez Mme Dusart où il resta pendant quelques jours [...].

Mais au lieu d'être six semaines à Bertry chez ses parents, il n'y prêcha que quatre dimanches, parce qu'il fut rappelé à Douai pour un homme malade qui mourut, et dont Pruvot fit l'enterrement¹⁰². Mais pendant que ces choses se passaient à

⁹⁹ Judith Rocquet, fille d'Espérance Poulain et de Jean Philippe Rocquet, épouse en avril 1839, son cousin, Léopold Poulain, fils de Louis Poulain, lui-même le frère d'Espérance et marié à Marianne Rocquet, la sœur de Jean Philippe (M.T.)

¹⁰⁰ Ubald Waquier avait été l'un des colporteurs de Nomain, venu à Bertry fin 1821 ou début 1822 (M.T.)

¹⁰¹ Douai-Cambrai 26 km (D.R.)

¹⁰² Explications dans E. Taine. Ce défunt était un étudiant de M. Willard, du nom d'Aussman. « Les prêtres s'empressèrent autour de lui et le harcelèrent, afin de le faire rentrer dans l'Eglise romaine, mais il tenait bon. Sa femme en informa M. Willard qui l'autorisa à écrire à Pruvot [...] Dès qu'il fut au courant, Pruvot s'empressa de se rendre à l'appel [...] il trouva son ami Aussman dans une bien grande faiblesse physique, mais rempli de foi et de force morale, bien que le curé, la matrone de la paroisse, un professeur du collège irlandais, pour ne citer que les plus marquants, ne laissaient aucun repos au malade. [...] il mourut quelques jours plus tard dans la paix de son Sauveur. »

« Pruvot présida l'enterrement auquel assistaient, estime-t-on, environ 2000 personnes, car Aussman et sa femme étaient très estimés [...] Tout se passa avec calme, bienséance et recueillement, et la Parole de Dieu fut de nouveau annoncée à la foule. »

Douai, Mme Dusart avait fait part à quelques membres de l'Eglise baptiste des quelques propositions que Pruvot lui avait confiées. Alors on réunit l'Eglise, sous la présidence de M. Valentin Poulain, et on écrivit une lettre à M. Willard pour lui dire que l'Eglise de Bertry n'approuvait pas le changement qu'il voulait faire.

Mais ces Messieurs eurent la maladresse d'envoyer leur lettre à Pruvot, pour la remettre à M. Willard. Pruvot remit la lettre à qui il devait [...]. Mais M. Willard ne lui en dit rien.

Pruvot fut si intrigué [...] qu'il devint indiscret, et dit à M. Willard : Monsieur, je crois que ces Messieurs de Bertry vous ont fait quelques observations contre moi [...]. M. Willard lui répondit : Les amis de Bertry n'ont rien dit contre vous [...].

[...] Il lui fit entendre [...] que les Baptistes de Bertry lui avaient dit par leur lettre, à lui Willard, qu'on ne devait pas ainsi ôter son Pasteur à une Eglise pour lui en donner un autre, que les Eglises devaient choisir leurs Pasteurs. Car il a dit : Si l'Eglise de Bertry veut choisir son Pasteur, elle est libre de le faire ; mais pour cela il faut qu'elle le paie.

Ce que M. Willard disait à Pruvot était juste ; car puisque les pasteurs n'étaient pas salariés par les Eglises, mais par la société baptiste américaine, le directeur de cette société était bien libre de placer ses agents où on voulait les accepter, et de les changer selon sa volonté. Mais celui qui dirigeait l'opposition que faisait l'Eglise baptiste de Bertry, c'était Valentin Poulain. [...] il n'était point fâché du départ de Dusart ; seulement il aurait voulu que ce fût lui qui le remplaçât.

Ce qui le prouve, c'est qu'il en arriva jusqu'à dire que ce ne serait pas de son vivant, que Pruvot serait Pasteur Baptiste à Bertry.

Et, pour raison, il a dit aux membres de l'Eglise : Un enfant donnerait-il du pain à son père? Voulant dire par là qu'étant le père en la foi de Pruvot, celui-ci lui était inférieur, et ne pouvait pas être son Pasteur. Et pendant que Pruvot était encore à Douai, l'Eglise de Bertry, voyant qu'elle n'avait rien gagné sur les décisions de M. Willard, s'est réunie pour délibérer sur les conditions d'après lesquelles elle recevrait Pruvot.

On peut voir ci-après un extrait du registre de ses délibérations.

Le 1er avril de l'an du Seigneur 1839, l'Eglise Evangélique baptiste de Bertry, s'est réunie extraordinairement [...]. Après avoir considéré et reconnu l'urgence du

« De nouveau » se réfère à un passage antérieur du ms. Taine : « ... Peu « après l'ouverture du culte à Douai (oct. 36), il fut invité à présider l'enterrement d'un Anglais [donc plus de deux ans plus tôt]. Quand il arriva à la maison mortuaire, il trouva la rue remplie de monde et il en était très ému. Il se surmonta cependant et pria le Seigneur de l'assister et il se tira très bien d'affaire. Sur la route de la maison au cimetière, il citait à haute et intelligible voix, tous les cent mètres environ, un passage des Ecritures. A chaque instant de nouvelles personnes se joignaient au cortège. On évalua à 2000 personnes qui assistèrent au cimetière [...] » (D. R.).

Un autre passage du ms. Taine dit que le 5 août 1836, Pruvot avait rencontré à Douai un enterrement présidé par le pasteur Durell. « .., il l'accompagna au cimetière où il eut l'occasion de distribuer bon nombre de traités religieux et d'inviter les amateurs à en aller chercher chez lui « [...] »

Pruvot paraît donc avoir attribué aux inhumations de l'importance, en tant qu'occasion de témoignage public, « dans la rue » (M. T.).

déplacement du frère Dusart pour aller au secours de l'Eglise baptiste de Nomain, il fut résolu que ce frère demeurerait le Pasteur de l'Eglise, et que le frère Jean Baptiste Pruvot serait placé à Bertry comme Evangéliste, que le frère Valentin Poulain, comme Diacre de l'Eglise, lui serait adjoint et que ce serait lui, Valentin, qui administrerait la sainte Cène en l'absence de Dusart. Bien entendu que ce dernier continuerait à être le Pasteur de l'Eglise de Bertry et qu'il s'y rendrait chaque deux mois, pour y exercer les fonctions de sa charge. Il fut aussi arrêté qu'on proposerait à la société baptiste américaine d'accorder une certaine rétribution au frère V. Poulain pour travailler à l'oeuvre du Seigneur à Bertry et dans les environs ; parce que ce frère possédait des dons pour travailler à cette oeuvre et qu'en outre il jouissait d'une grande confiance dans l'Eglise et même en dehors.

Dusart quitta Bertry le 23 avril 1839, et partit avec sa famille pour aller habiter Nomain. Et Pruvot quitta Douai, avec sa famille, pour aller à Bertry où il commença à y exercer son ministère [...] dans les contrariétés, les affronts et les insultes [...].

Il faut dire ici que les nationaux de Bertry [...] disaient : Pruvot vaut bien Dusart.

M. Willard avait choisi Dusart pour être son bras droit. C'est pourquoi il l'envoya à Nomain. Mais il s'appuya sur un bâton cassé. Car après avoir fait des concessions aux Nationaux de Bertry, quand Dusart fut établi à Nomain, il lâcha l'Eglise baptiste de ce village aux nationaux¹⁰³.

M. Poulain Valentin avait obtenu un petit traitement de la société baptiste américain-e comme cela avait été réclamé en sa faveur ; il recevait 100 francs par trimestre; et il travaillait à l'oeuvre avec Pruvot, en prêchant l'Evangile à Bertry et dans les environs; et c'était lui qui, comme Diacre, distribuait la Sainte Cène. Car Pruvot n'avait pas encore été consacré Pasteur. Mais les Pasteurs Nationaux tâchaient de prendre pied sur les baptistes. M. Gambier surtout, bien qu'il ne fût pas Pasteur officiel, n'y manquait pas¹⁰⁴. Pruvot fut, plusieurs fois, obligé de descendre de la Chaire pour la lui céder pour entretenir la paix.

Le 10 juin 1839, M. le Pasteur Tissier prêcha à Bertry. Le 16 du même mois, M. le Pasteur Durel de Quiévy y prêcha le matin, il distribua la Sainte Cène aux Nationaux. Ce même M. Durel avait été chargé par une décision du Consistoire protestant de Lille, dont copie avait été envoyée aux Baptistes de Bertry, disant que le temple avait été donné au Consistoire pour servir de lieu de culte aux Protestants, mais non point aux Baptistes. Et que l'un des Pasteurs de la consistoriale (M. Durel) irait y établir un culte selon la liturgie de l'Eglise réformée, pour y lire l'Ecriture sainte avec les réflexions, les prières et les sermons en usage dans la susdite Eglise réformée. Ce qui n'était pas très honorable pour le Consistoire.

Aussi M. Durel n'en fit-il rien. Au contraire, il rassura les Baptistes. Pruvot étant évangéliste prêchait non seulement à Bertry, mais rayonnait tout autour, non seulement le dimanche, mais aussi pendant les jours de la semaine, il allait à Ligny, à

¹⁰³ Voir ci-après (« défection » de Dusart en 1841) (D.R.)

¹⁰⁴ Osée Gambier en effet (+ 1856) ne sera jamais pasteur concordataire (D.R.)

Reumont chez ceux qui n'étaient pas Irvingiens, à Viesly, à Saint-Vaast, à Quiévy et même à Saulzoir¹⁰⁵ Mais il ne donnait la Cène nulle part. Car donner la Cène était l'oeuvre de M. V. Poulain. Mais M. Dusart était toujours le Pasteur de l'Eglise Baptiste de Bertry.

Le 6 juillet 1839, Dusart arriva à Bertry avec M. Willard.

Le 7 c'était la fête du village et M. Dusart exerça son ministère pastoral. Il y fut 6 jours. Le 13, Dusart partit pour Saint-Vaast, où il baptisa le dimanche M. Stanislas Besin de Viesly, et Mme Langlet de Ligny.

De là il retourna à Nomain.

Le 27bre 1839 M. le Pasteur Caillatte à Arras¹⁰⁶ arriva à Bertry vers le soir dans le but de combattre les Baptistes, s'il en avait l'occasion et de soutenir les pédobaptistes. Or comme c'était le premier lundi du mois, il présida le service et prêcha sur Marc XI, 11 à 26. Dans son explication, il en arriva à dire que si les chrétiens demandaient sincèrement la conversion de leurs enfants, Dieu les convertirait assurément; pour moi, dit-il, tous mes enfants seront convertis, j'en suis sûr. Mais cette affirmation ne plut à personne.

Le lendemain, comme M. Caillatte partait, M. Louis Poulain, père, le conduisit jusqu'à Inchy-Beaumont. Et là il fut rejoint par un baptiste de Bertry, et comme la diligence tardait à arriver, il partit en avant sur Caudry.

Ce chrétien a affirmé que jamais il n'avait marché avec un homme aussi raide, aussi taquin, aussi arrogant que fut alors M. Caillatte envers lui : il méprisait les Baptistes, et surtout M. Willard, en disant : Que fait-il là à Douai ? On ne le voit pas cet homme. Vraiment, a dit ce chrétien, ce n'était plus là ce M. Caillatte que j'avais vu autrefois à Vaux, prêchant l'Evangile avec simplicité et avec tant d'amour.

Mais M. Caillatte était changé, il n'était plus le simple suffragant de M. Colani dont il avait épousé la fille ; il était devenu le Pasteur de la Ville d'Arras, il était alors fonctionnaire du gouvernement¹⁰⁷. Voilà ce qui faisait sa grandeur et sa fierté.

Le 14, samedi, MM. Gambier et Dusart arrivèrent à Bertry, le dernier venant de Douai et l'autre d'Hargicourt. Le 15, dimanche, c'était la petite fête de Bertry. Dusart y prêcha deux fois, et Gambier y prêcha le soir.

Le lundi 16, il y eut une conférence pastorale chez Valentin, entre Gambier, Dusart, Valentin et Pruvot, laquelle dura depuis 9 heures du matin, jusqu'à 2 heures du soir.

Le 17, mardi, ces Messieurs partirent vers 8 heures du matin avec Isaac Caron qui, de Bertry retournait à Hargicourt avec M. Gambier. Etant arrivé à Malincourt¹⁰⁸, ils se séparèrent; Poulain, Dusart et Pruvot allèrent à Walincourt où ils couchèrent après y avoir fait une réunion. Et le lendemain ils retournèrent. Les

¹⁰⁵ Saulzoir est au nord de Quiévy, au-delà en venant de Bertry (D.R.)

¹⁰⁶ L'orthographe de l'état civil est Caillatte. Voir ci-après p. 247 au sujet de ses antécédents (D.R.)

¹⁰⁷ De 1838 à 1849. Sera ensuite pasteur à Lemé (1849-1857) ; était donc sans « ambition » (D.R.)

¹⁰⁸ Un peu au sud de Walincourt (D.R.)

choses marchaient ainsi ; chacun faisait son devoir. Les visites ne manquaient pas, on avait de la vie.

Dusart surtout était comme un vrai surveillant. Il avait à soigner Bertry et les environs, et Nomain. Les Pasteurs nationaux et Pédobaptistes visitaient Bertry. Mais une crise financière étant arrivée en Amérique, la société baptiste en souffrit ; et par ordre du comité de la société, où il y avait deux agents dans la même localité, il fallut en supprimer un. Alors M. V. Poulain fut supprimé. On comprend facilement que cela lui fit de la peine, même il en fut fâché.

Enfin on arrivait au mois de septembre que Pruvot n'était pas encore consacré ; mais le jour approchait où il devait l'être avec un jeune homme nommé Foulboeuf, c'était pour le 21 septembre 1840, et à Bertry, à la petite fête.

Le 19 septembre à midi, M, le Pasteur Crétin et un autre jeune homme, Alexis Montelle, Pasteur à Tenailles¹⁰⁹ ; M. Froment de Parfondevalle, tous du département de l'Aisne, arrivèrent chez Pruvot. Et pendant ce temps, les Pasteurs du Nord, Willard, Dussart, Thieffry et les étudiants Lepois et Foulboeuf arrivèrent aussi et furent placés chez Valentin et chez les frères. M. Willard était chez Valentin avec plusieurs autres ; mais il fut reçu à contre-cœur [...], Mais il fallait penser à la consécration, Et voici comme on y procéda.

Le dimanche 20 septembre, l'Eglise évangélique Baptiste de Bertry s'est réunie extraordinairement dans le temple pour s'occuper de différentes choses qui la concernaient, entre autres pour s'entendre sur le sujet de savoir si Jean-Baptiste Pruvot donnerait la Cène aux membres de l'Eglise après qu'il aurait été consacré. L'Eglise décida que cela se ferait alternativement entre lui et son oncle Valentin, quand l'occasion se présenterait.

Cela était de l'hésitation de la part de l'Eglise. Parce qu'une partie des membres étaient sous l'influence de Valentin [...].

Le 21 septembre 1840, à 10 heures du matin, M. Paul¹¹⁰ Foulboeuf et M. Jean-Baptiste Pruvot furent examinés par la société des Pasteurs, sur leur foi, leur expérience chrétienne, sur leurs vues touchant l'organisation des Eglises de Jésus-Christ ; et admis à la consécration.

Dans la même réunion, on examina aussi deux candidats pour le baptême, savoir MM. Dumange et Michel, l'un et l'autre colporteurs de la société biblique française et étrangère¹¹¹. Et ils furent baptisés.

A 3 heures de l'après-midi, on fit le service de consécration. Etaient présents les cinq Pasteurs consacrans, savoir MM. Willard de Douai, Dusart de Nomain, Thiéffry de Lannoy (Nord), Montelle de Tenailles et Crétin d'Athis (Aisne). Il y avait aussi deux évangélistes : savoir : Fromment de Parfonde-Valle (Aisne) et

¹⁰⁹ Thenailles (Aisne) aux portes de Vervins, en Thiérache (M.T.)

¹¹⁰ Appelé Louis par G. Rousseau, p. 119. Pasteur au Meux (Oise). Meurt le 3 août 1842 (D.R.)

¹¹¹ La SBFE (créée en 1833) était « interdénominational » (D.R.)

Lepoix du Nord¹¹² : ainsi que les deux colporteurs qui venaient d'être baptisés. Le temple était comble.

Les deux candidats ou récipiendaires étaient devant la chaire. M. Monielle commença le service par le chant du Psaume CXXXIV ; et ensuite il implora la bénédiction du Seigneur sur l'assemblée.

M. Crétin lut dans la Bible, plusieurs passages en rapport avec la circonstance. M. Dusart fit la prière ; puis on chanta le cantique de Malan : Saints messagers, etc.

M. Willard fit un discours sur I. Cor. II, 3¹¹³, par lequel il montra quelle est la position de tous les hommes devant Dieu et comment le Seigneur dans sa miséricorde, agit, par le moyen de ses serviteurs, pour les amener à la connaissance de sa volonté. Puis il montra ensuite quels sont les devoirs de tous les prédicateurs et ministres de la parole de Dieu ; il montra qu'il leur incombe d'être fidèles à leur divin Maître, parce qu'une grande responsabilité pèse sur eux, et qu'ils rendront compte devant Dieu de toutes les âmes qui leur auront été confiées, et auxquelles ils auront dû annoncer la parole de vie.

Il fit ensuite remarquer que la bonne comme la mauvaise réussite des Pasteurs dépend de leur bonne ou mauvaise conduite ; qu'un Pasteur froid, indolent et paresseux, ne peut rien-espérer de bon ; mais qu'un Pasteur zélé, courageux, actif et spirituel, peut attendre la bénédiction du Seigneur et voir le fruit de ses travaux. Enfin il s'adressa particulièrement aux deux récipiendaires, et leur rappela l'importance de la vocation qu'ils embrassaient ; les exhorta à vivre dans l'humilité et dans la prière, à attendre et à tirer toute leur force du Seigneur ; puis il termina

¹¹² E. Taisne indique que « Lepoix » (Lepoids) était de Douai. G. Rousseau place sa naissance à Lille (1817-1890) (D.R.)

¹¹³ Saint Paul y dit qu'il était venu à Corinthe « dans un état de faiblesse » (après avoir dit au verset 2 qu'il n'a prêché « que Jésus-Christ, et J.-C. crucifié »). Ce sermon de consécration est évoqué un peu plus longuement dans le ms. Taine : « Il (Willard) s'efforça de démontrer que la position réelle de l'homme né dans le péché, devant son Dieu, toute sainteté et toute justice, était la condamnation et la mort, mais que Dieu dans son grand amour et sa miséricorde, avait envoyé son Fils dans le Monde, afin qu'il vécût la vie d'obéissance qu'il aurait voulu que l'homme vécût, et que, victime pure et sans tache, il subit, lui l'innocent, la condamnation et la mort qui pesait sur l'homme. Et que celui-ci fut enfin réconcilié avec lui ; Parce que pardonné pour l'amour de son Sauveur. Celui à qui Dieu a fait appel pour annoncer son Evangile à ses frères, se doit d'être fidèle à sa vocation, car, du fait qu'il a répondu, une grande responsabilité pèse sur lui et il aura à rendre compte à Dieu des âmes qui lui auront été confiées et à qui il doit annoncer la Parole de Vérité. Qu'il veille donc à la faire avec foi, amour et zèle sans se lasser, même s'il lui paraît prêcher dans le désert. A ce prix seulement il sera déchargé.

« Le succès ou l'échec d'un pasteur peut parfois dépendre de son plus ou moins d'amour pour les âmes et de la communion qu'il entretient avec son Maître. Qu'il recherche avant tout l'aide du Saint-Esprit et, Dieu travaillant avec lui, il aura la joie de voir fructifier son ministère. »

Puis s'adressant particulièrement aux deux récipiendaires, il leur dit :

« Travaillez avec humilité, priez constamment, ne vous reposez en aucun cas sur vous-mêmes, mais attendez tout de votre Seigneur. » Il termina en s'adressant à l'assemblée et en l'exhortant à aimer son pasteur, à l'entourer de ses prières, à lui obéir selon le Seigneur, et à l'aider, Chacun suivant les dons qu'il a reçus de Dieu, et cela sans manifester jamais de négligence ni de mauvaise volonté. En un mot de le considérer, s'il est fidèle, comme le berger à qui Christ a confié la garde de leur troupeau (D. R.)

en montrant aux auditeurs qu'ils avaient aussi des devoirs à remplir envers leurs Pasteurs, savoir qu'ils doivent leur obéir selon le Seigneur, afin que ce qu'ils font, ils ne le fassent point en gémissant, qu'ils doivent prier pour eux, afin que le Seigneur les soutienne, les dirige en toute chose dans le chemin de sa volonté.

Après ce discours, les récipiendaires se mirent à genoux devant la chaire, et les cinq pasteurs leur imposèrent les mains, pendant que M. Dusart faisait la prière de consécration- Après la consécration, M. Thiéffry leur donna la charge et pria. Ensuite M. Dusart leur donna la main d'association par un discours simple adapté à la circonstance. Et l'assemblée entonna le cantique de *Malan. Vous qui gardez les murs de la sainte cité*, et on termina le service par la bénédiction.

Après le service tous les frères s'approchèrent pour donner la main et le baiser de paix aux nouveaux Pasteurs ; puis on se retira humiliés et joyeux. Le temps passe vite.

[...] ¹¹⁴.

Malgré toutes ses misères, l'oeuvre évangélique marchait à Bertry. Les Nationaux fréquentaient le troisième culte le dimanche soir dans lequel ils s'exerçaient comme les Baptistes à la méditation de la parole de Dieu et à la prière d'abondance.

Tant que les Baptistes furent en nombre, il y eut toujours trois services par dimanche, un le mercredi et un le premier lundi de chaque mois ; ce dernier était un service de prière pour l'avancement du règne de Dieu. Les Baptistes avaient pour but avant tout de travailler au salut des âmes, en les amenant à la foi en Jésus-Christ par la prédication de l'Évangile.

En 1846, une place de Pasteur fut officiellement créée à Inchy-Beaumont, ayant pour annexe Le Cateau, Reumont, Bertry et Caudry plus Cambrai¹¹⁵. Le premier Pasteur de cette place fut M. Hoflmann. Avant son arrivée, on avait parlé de lui favorablement ; parce qu'il était croyant, et qu'il avait desservi la place de Landouzyle-Ville¹¹⁶.

Le lendemain de son arrivée à Inchy, Pruvot lui rendit une visite afin de mieux faire sa connaissance. Le 24 mai 1846, il fut installé dans ses fonctions par M. Larchevêque, Président du Consistoire de Lille. Le 25 mai, lundi, Pruvot, qui avait assisté à la cérémonie d'installation alla prendre M. Hoflmann chez lui et le

¹¹⁴ Nous avons supprimé ici un assez long passage du texte, où Pruvot explique les difficultés que, une fois consacré, il rencontra à Bertry. Son oncle Valentin Poulain persistait à ne pas accepter que lui, Pruvot, distribuât (lui donnât) la Cène. Elle n'était donnée que par Dussart quand il venait à Bertry, et Pruvot estime que Dussart se montrait trop indulgent envers Valentin. En mars 1841, Pruvot pria Gambier de ne plus venir à Bertry sans s'être mis préalablement d'accord avec lui. Un peu plus tard (avril 1841) Willard informe Pruvot que Dussart a quitté la Société Baptiste « pour prendre du service à la Société Évangélique de Paris ». A la fête de juillet 1842, Dussart vient à Bertry en cette qualité, sans prévenir Pruvot, et lui parle « avec fierté » quand Pruvot vient le voir.

¹¹⁵ C'est-à-dire une circonscription allongée dans le sens ouest-nord-ouest (Cambrai) - est-sud-est, entre celles de Quiévy (au nord) et de Walincourt (au sud) (D.R.).

¹¹⁶ Charles Antoine H., né en 1807 à Nyon (Vaud, Suisse) ; dès 1833 ou 1834, en France (vallée de la Saône), à Landouzy 1844-1846 (D.R.)

conduisit à Bertry, et ils visitèrent ensemble tous les protestants de la localité. Et le soir Hoflmann prêcha pour la première fois à Bertry. On fut content de la prédication.

Le lendemain, 26, Pruvot alla à Reumont pour faire des visites, comme il en avait l'habitude, et il y trouva Hoflmann qui y prêcha vers le soir. Pruvot resta pour l'écouter. Mais Hoflmann n'avait pas l'air de s'attacher à lui ; il le regardait plutôt comme un adversaire.

Avant que Hoflmann ne fût à Inchy, Pruvot allait assez souvent prêcher à Caudry, il y fit même quelque bien ; entre autres il amena un homme nommé Pierre Richez à prier d'abondance.

Mais Hoflmann défendit aux protestants de Caudry de recevoir Pruvot. Mais celui-ci se tourna vers les catholiques romains de Caudry et, par la grâce de Dieu il y fit des prosélytes. Mais il ne les envoya pas à M. Hoflmann.

Au mois d'octobre 1848, M. Hoflmann, dont le caractère ne pouvait pas s'accorder avec le Consistoire de Lille, quitta le poste d'Inchy-Beaumont pour s'en aller en Belgique où il mourut bientôt, et il fut remplacé à Inchy par M. Levasseur. Ce dernier prêcha la première fois à Bertry le 22 octobre au service du soir. Sa prédication était évangélique. Il fit l'accueil le plus amical à Pruvot et à tous les frères¹¹⁷.

Le 15 janvier 1849, M. Levasseur fit, à Bertry, l'enterrement de P. Louis Poulain fils [...] membre distingué de l'Eglise nationale; il ne parlait pas beaucoup pour l'édification, mais il était un homme de prière.

M. Levasseur fut toujours d'accord avec Pruvot ; parce que ni l'un ni l'autre ne voulait dominer sur la conscience d'autrui. Eclairer par le raisonnement et par la parole de Dieu pour amener la conviction, tel était le principe de l'un comme de l'autre. Liberté de conscience devant Dieu, telle était leur devise. Chacun rendra compte à Dieu pour soi-même ; que chacun agisse comme il est convaincu en sa conscience. Suivons la même règle dans les choses auxquelles nous sommes parvenus.

M. Levasseur n'aurait pas voulu se prévaloir de son titre de Pasteur Officiel pour gêner les Baptistes le moins du monde ; au contraire, il s'en serait prévalu pour leur bien, pour les supporter. Aussi M. Levasseur prêchait à Bertry en présence de Pruvot et celui-ci prêchait à Inchy en présence de M. Levasseur. Ils ont fait des enterrements ensemble plusieurs fois.

Un jour qu'un Jésuite nommé Cappel, prédicateur diocésain de l'évêché de Cambrai, était à Reumont et avait dit dans une de ses conférences que la Bible n'était qu'un chiffon de papier, M. Levasseur lui a écrit pour lui proposer une conférence ou discussion publique au sujet de ce blasphème. Mais, avant de le faire, il consulta Pruvot, et lui fit signer la proposition, ou la demande de discussion.

Pruvot accompagna M. Levasseur à Reumont.

¹¹⁷ Léop. Levasseur, né en 1818, « vocation tardive » ; encore à la faculté de Montauban, il avait été « accusé » d'avoir prêché à des dissidents, ceux de La Force (Dord.) : Reg. Faculté Montauban, 22 fév. 1845 (à Montpellier) (D.R.)

Déjà Pruvot avait eu une discussion à Quiévy avec le curé de la commune, qui par ruse trompait les protestants. Pruvot l'a remis à sa place et toutes les discussions ont cessé¹¹⁸.

Le 26 août 1849, M. Levasseur n'a ni craint, ni dédaigné d'assister à une réunion de Pasteurs Baptistes qui eut lieu à Genlis, ou Vilquier-Aumont¹¹⁹ pour la consécration d'un Pasteur, M. Irénée Foulon de Viesly, autrefois catholique romain, converti à l'Évangile par le ministère de Pruvot, dans le village de Viesly, Nord.

Dans la même occasion, M. Levasseur s'est trouvé présent au baptême par immersion, de MM. Jean-Baptiste Besin et de Elisée Dumoulin ; plus, il a regardé les baptistes participer entre eux à la sainte Cène. Et tout cela sans être scandalisé ; au contraire ; quand il eut occasion de parler avec un de ses amis pédobaptistes, il lui a dit : *Les baptistes sont en parfaite harmonie avec les formes primitives et apostoliques.*

On a pensé que le bon accord qui régnait entre Levasseur et Pruvot a été cause que M. Willard a envoyé ce dernier dans le département de l'Aisne, à Chéry-lès-Pouilly, près de Laon¹²⁰, où il travailla pendant six mois. Pendant ce temps et celui qui suivit plusieurs membres de l'église Baptiste quittèrent Bertry pour aller colporter à Paris et dans la Normandie. Et cela fit une grande diminution dans le troupeau.

M. Willard prétendit que Pruvot irait habiter Chéry avec toute sa famille dans laquelle il y avait de grands fils qui travaillaient à Bertry Mais à Chéry il n'y avait pas de travail pour eux. Mais Pruvot ne pouvait pas les nourrir sans travailler. Cela fut la cause d'une rupture entre Pruvot et la société Baptiste.

Pruvot fut donc plusieurs années sans être salarié par aucune société. Cependant il a toujours continué de prêcher l'Évangile chaque dimanche soir à Bertry, Inchy, Viesly et Estourmel. Pendant deux années au moins, il a été prêcher à Quiévy, de trois dimanches l'un, pour M. Durel malade.

Mais les enfants Pruvot, ayant eu occasion de prendre une commission de tissage¹²¹, ils employèrent leur père avec eux, afin qu'il pût gagner son pain. Mais [il] n'abandonna jamais la prédication.

Mais la commission de tissage ayant mal tourné, Pruvot se trouva sans emploi, encore une fois.

¹¹⁸ Cette rencontre (14 mai 1840) est narrée en détail dans le ms. Taine. A la salle d'école de Quiévy le curé affirma que « la Bible ne peut être juge en matière de foi pour tous les hommes parce que beaucoup ne la connaissent même pas de nom ». Pruvot répondit : « M. le curé s'appuie sur un raisonnement dont il devrait avoir honte. Il se réjouit de ce dont il devrait rougir. Est-ce bien honorable pour un pasteur chrétien de crier bien haut et triomphalement que ses paroissiens comme bien d'autres ne connaissent pas la Bible, fondement du Christianisme [...] Pourquoi ne mettez-vous pas la Bible entre les mains de vos cultivateurs, de vos soldats et de tous vos coreligionnaires ? us trouveraient le temps de la lire aussi bien qu'ils en trouvent pour lire de mauvais livres et d'apprendre des chansons bouffonnes et scandaleuses [...] » Plus tard, Pruvot cite Actes 6, 30-31 : « Crois au Seigneur et tu seras sauvé. » Et, plus polémiqument, I Timothée 3, 2-4 (les qualités requises de l'évêque) (D.R.).

¹¹⁹ Villequier-Aumont (Aisne) (M.T.)

¹²⁰ Au nord de Laon.

¹²¹ Probablement un travail de tissage à prix convenu (D.R.)

Sur la fin de l'été 1853, un dimanche Pruvot prêchait à Inchy, pendant que Levasseur prêchait à Bertry, Et au retour les deux Pasteurs se rencontrèrent.

Alors Pruvot dit à Levasseur : Monsieur, vous savez que je prêche l'Evangile partout où j'ai l'occasion de le faire et vous savez comment je le prêche.

Tant que j'ai eu occasion de gagner mon pain par mon travail, j'ai prêché l'Evangile à mes frais.

La société Baptiste ayant voulu me déplacer pour aller dans le département de l'Aisne avec ma famille, je n'ai pas vu possibilité de le faire, et pour cela elle m'a retiré mon salaire, Et puisqu'aujourd'hui je suis sans travail manuel, et que je suis reçu même dans les Eglises nationales, pour y prêcher, ne pourrais-je pas faire la même oeuvre pour un salaire? La société baptiste m'ayant retiré le salaire qu'elle me donnait, je ne suis plus tenu d'obéir à ses accessoires (sic); et il me semble que je puis bien accepter ailleurs le salaire qu'elle me refuse¹²².

Quelques semaines après, Levasseur dit à Pruvot : J'ai parié de vous à la société évangélique du Nord¹²³, et on m'a dit : Dites à Pruvot d'écrire à M. Guiral à Saint-Quentin ce qu'il vous a dit de vive voix ; Ecrivez donc à M, Guiral.

Pruvot écrivit donc à M, Guiral à Saint-Quentin, Et pour toute réponse, on lui fit dire d'aller prêcher à Crèvecœur, Nord¹²⁴, le dimanche 29 janvier 1854 ; Pruvot y alla et il y arriva le 28 à midi ; et il y eut une réunion familière d'édification ce jour-là dans la soirée ; et le dimanche Pruvot prêcha deux fois.

Dans le mois de février 1854, Pruvot reçut l'ordre d'aller prêcher à Bohain¹²⁵ ; mais ce qui n'était pas employé à Bohain, l'était à Bertry.

A la fin il reçut aussi l'ordre d'aller prêcher à Fresnoy-le-Grand¹²⁶ ; mais là c'était à 7 heures du soir. Le 14 avril, c'était le Vendredi Saint, au soir Pruvot prêcha à Bohain à 300 auditeurs.

Le jour de Pâques il prêcha à Bertry.

¹²² Bref, Pruvot a perdu foi en l'importance attribuée par les Baptistes au baptême des adultes professants par immersion, Ce qui n'implique pas (du moins n'implique pas *nécessairement*) qu'il n'ait jamais été baptiste « de coeur ». Il a pu évoluer à la suite de son amitié Pour le pasteur Levasseur, ou de lui-même). L'on comprend qu'il ne s'explique qu'à demi sur ce point (D.R.).

La tradition de la famille Bauduin, qui descend de Pruvot par sa Petite-fille Marthe, née en 1862 (fille de Théophile, fils de Jean-Baptiste, né en 1834) est que Marthe ne fut pas baptisée à sa naissance, du fait de, la volonté du grand-père (à Verdun depuis 7 ans). Peut-être conservait-il donc *certaines* convictions baptistes, Avant 1914, la maison des Bauduin à Bertry servit à un petit groupe baptiste (M.T.).

¹²³ La Société (officiellement « Chrétienne ») du Nord n'était pas une branche de la Société Evangélique de France (dite aussi : de Paris) ; mais elle s'était rattachée à la Société « Centrale Protestante », fédération (lâche) de groupes régionaux. La Société Centrale était plus proche de l'aile évangélique des Eglises Réformées que la Société Evangélique, mais elle aussi de doctrine évangélique (orthodoxe) Cf (« questions secondaires ») (D.R.).

¹²⁴ Crèvecœur, Nord, canton de Marcoing, à l'ouest de Bertry, sur l'Escaut. Ne pas confondre avec Crèvecœur le Grand (Oise) au nord de Beauvais (M.T.)

¹²⁵ Bohain : chef lieu de canton de l'Aisne, au sud de Bertry (M.T.)

¹²⁶ Fresnoy le Grand, canton de Bohain (Aisne) au sud de Bertry (M.T.)

Mais le 23, il retourna à Bohain, non seulement le dimanche, mais aussi le jeudi soir. Et pendant tout le mois de mai, il a remplacé M. le Pasteur Monnier, en allant à Bohain le matin et à Fresnoy à 7 heures du soir.

Puis il a été placé à Grougis¹²⁷ pour 7 à 8 mois, Pruvot était à Grougis à l'inauguration du temple de ce village.

Voilà donc Valentin [Poulain] débarrassé de celui qui le gênait, de celui dont il *avait* dit : ce ne sera pas de mon vivant qu'il sera pasteur à Bertry. Il pouvait donc diriger l'Eglise baptiste à sa volonté. Mais les membres restant de cette Eglise, n'étaient pas très vivants.

Le Seigneur rappela à lui son serviteur Valentin Poulain, vers le 15 août 1854.

Heureusement son frère Louis pouvait le remplacer dans l'assemblée pour expliquer l'Ecriture et prier d'abondance.

Mais l'Eglise baptiste était sans Pasteur. Aussi, comme nous l'avons déjà fait entendre, les membres de cette Eglise étaient beaucoup diminués les uns étaient partis, d'autres étaient morts, d'autres étaient tombés dans le relâchement à cause de ce qu'ils avaient vu et les plus fidèles gémissaient dans la triste position où ils se trouvaient.

Pruvot passa l'hiver seul à Grougis, sa famille était toujours à Bertry. mais au printemps 1855, il y fut remplacé par M. Levasseur, qui fut lui-même remplacé à Inchy par M. le Pasteur Bretegnier. ce dernier marcha sur la trace de son prédécesseur à l'égard des Baptistes. Il est vrai que ces derniers ne pouvaient plus agir vu qu'ils étaient sans conducteur spirituel; Pruvot était parti pour Verdun Meuse¹²⁸ ; et Valentin Poulain était mort.

Bientôt on plaça un Pasteur au Cateau¹²⁹ à la charge de la société du Nord, Le premier fut M. Chenaux, beau-frère de M. Bretegnier¹³⁰.

Dans ce temps on fit bâtir un nouveau temple à Inchy-Beaumont et un presbytère. On en fit aussi bâtir un au Cateau, comme on en avait fait bâtir un à Reumont quelques années auparavant.

Après la mort de Valentin Poulain, son frère Louis, bien que pédobaptiste et national, reprit la place pour la présidence dans les assemblées du culte. Quand on était réuni, il commençait par offrir à quelqu'un de l'assemblée d'annoncer un Psaume ou un cantique pour commencer ; et si personne ne parlait, il le faisait lui-même. Après le chant, il offrait à quelqu'un de faire la prière. Car depuis le réveil religieux il y eut toujours quelqu'un dans l'assemblée de Bertry pour faire la prière d'abondance et de coeur ; et si personne ne se présentait, il priait lui-même.

Il faisait la même chose pour toutes les parties du culte : pour la lecture de la parole de Dieu et pour l'exhortation ; et quand personne ne se présentait pour lire

¹²⁷ Grougis, entre Bohain et Guise (Aisne) au sud-est de Bertry (M.T.)

¹²⁸ Mai 1855. Y restera jusqu'à 1874 (M.T.)

¹²⁹ Est de Bertry

¹³⁰ Lire Chenaud (Genève, livre du recteur, I I, 488) (D.R.)

la parole de Dieu, ou pour l'expliquer, le président faisait tout lui seul, Et tant qu'il a vécu il s'est toujours rendu utile pour l'édification du troupeau.

Louis Poulain n'avait pas la même facilité de s'exprimer que son frère Valentin; mais il avait le même fond de Christianisme. Il n'avait pas la prétention de faire des discours ; mais il expliquait la parole de Dieu verset par verset, et cela d'une manière édifiante. Et comme son frère Valentin, il fit cela jusqu'à la fin de sa vie, pour l'avancement du règne de Dieu et pour le salut des âmes. Puis le Seigneur suscita dans l'Eglise de Bertry, des frères comme Valentin et Louis Poulain¹³¹.

Si on avait quelquefois vu ces deux frères, emportés par leur zèle, discuter ensemble sur des questions secondaires, on les a toujours trouvés unis de sentiments sur les questions de fond et s'entendre, à la fin de leur vie, pour travailler à l'édification, et se consacrer au service et à la gloire de leur commun Sauveur.

Louis Poulain mourut dans la nuit du 5 au 6 octobre 1860 Son neveu Pruvot, arriva à Bertry et trouva son oncle à l'agonie, il put encore faire une prière avec lui. Pruvot venait de Paris, ayant conduit son fils Eraste à l'école préparatoire des Batignolles où il avait été reçu avec son cousin Louis Poulain petit-fils du défunt¹³².

A ce moment il n'y avait point de pasteur, ni à Inchy-Beaumont, ni ni au Cateau, ni à Walincourt. Seulement M, le pasteur Voreaux était provisoirement à Quiévy ; on dut nécessairement le chercher. Mais voilà qu'il était parti le samedi pour Walincourt, où il prêcha le dimanche matin de sorte que ce ne fut que l'après-midi de ce jour-là, le dimanche 7 octobre, qu'on put faire l'enterrement.

Le temple était entassé de monde. M. Voreaux présida le service. Il prit pour texte Apocal. XIV, 13. Et par son discours, il établit un peu fort le mérite des oeuvres¹³³ ; le texte était glissant pour lui. Mais sur la fosse, Pruvot qui était présent prit la parole, pour rendre témoignage à la fin de son oncle, et dit entre autres choses ces remarquables (sic) paroles : Non, non, mon oncle n'est [pas] sauvé par ses oeuvres. S'il était encore vivant au milieu de nous, il nous dirait à tous qu'il n'est qu'un pauvre pécheur par nature comme le sont tous les hommes, mais qu'il est sauvé par grâce par la foi en Jésus-Christ, le seul Sauveur. C'est là ce qu'il a enseigné et prêché lui-même publiquement et par centaines de fois.

Après l'enterrement, on fit, dans la maison du défunt, un modeste repas pour les porteurs et la famille, Pruvot y fut aussi invité. Alors quelqu'un de la famille dit publiquement à Pruvot : Mon cousin, voilà que notre père est mort ; il était aussi

¹³¹ Allusion aux deux frères de Louis, Léopold et Héliodore (M.T.)

¹³² Les Batignolles préparaient au pastorat les non-bacheliers Louis Poulain, fils de Léopold Poulain et de Judith Rocquet, demi-soeur de Pruvot. Bachelier en 1864 à Strasbourg. Consacré le 19 décembre 1869, à Bertry. Mari (1870) de Thérèse Guignard père de Léonie (née en 1880), Madame André Arnal. Eraste Pruvot : né en 1843, bachelier en 1862. Etudes Faculté de Strasbourg. Consacré à Bar-le-Duc, 13 décembre 1866. Mort du diabète à Strasbourg, 17 septembre 1875. Noter qu'Eraste était le prénom du pasteur Willard (M.T.).

¹³³ « Leurs oeuvres les suivent ». Le jeune Elisée Voreaux, né en 1835, était de Sains-Richaumont, Aisne (D.R.)

dans un certain sens le père de l'assemblée puisqu'il présidait les cultes et qu'il enseignait; maintenant que nous n'avons plus personne pour le remplacer, on sera forcé de faire le culte par des lectures ; il faudra bien lire des prières et des sermons.

Pruvot, affligé en son coeur d'un tel état de choses pour l'Eglise de Bertry, répondit : Mes amis, ce que vous devez faire d'abord, c'est de prier le Seigneur pour lui demander qu'il suscite parmi vous quelqu'un pour vous expliquer sa parole en toute simplicité, comme l'ont fait nos pères, nos prédécesseurs.

Car il y [a] peu d'édification à recevoir de la lecture d'un sermon dans un culte, à moins que ce ne soit un sermon particulier pour sa simplicité et pour une fois de temps à autre, sans en faire l'habitude. Et qui est-ce qui est capable de bien lire un sermon ? Le prédicateur qui est obligé de lire ses propres sermons est lui-même sans ton et sans énergie dans sa lecture ; à plus forte raison donc, si quelqu'un lit les sermons d'un autre, quelque beaux et excellents qu'ils soient, il sera fade dans sa lecture. La lecture des sermons dans un culte, endort.

Quant à des prières, je vous en prie, n'en lisez jamais ; mais priez d'abondance comme vous le pouvez ; car lire des prières dans l'Eglise de Bertry ce serait une déception manifeste; car depuis le réveil de 1822, on ne s'est jamais servi de liturgie que par accord, et par condescendance pour rester unis, comme nous l'avons vu plus haut. Il n'est jamais, jusqu'à ce jour, entré de liturgie dans la chaire de Bertry, La liturgie est un signe de mort spirituelle au lieu que la prière du coeur, est un signe de vie ; Pruvot *alla* jusqu'à dire : si je reviens un jour à Bertry et que j'y trouve une liturgie dans la chaire, je la déchirerai. Ce qui était un peu fort, Cependant les observations de Pruvot produisirent un bon effet sur toute la famille.

En 1861, un jeune homme du midi appelé Dégremont¹³⁴ fut officiellement nommé Pasteur à Inchy-Beaumont. Ce jeune Pasteur, assez savant d'ailleurs, ne connaissait que l'Eglise nationale et son culte. Et il introduisit officiellement la liturgie dans la chaire du temple de Bertry, dont il s'était rendu maître.

Quand les baptistes avaient fait bâtir leur temple, ils l'avaient fait couvrir en paille, comme nous l'avons vu plus haut ; parce qu'ils n'étaient pas assez riches pour le faire couvrir autrement. Mais sous la république de 1848, les deux fils [cadets] de Louis Poulain, Léopold et Eliodore, demandèrent un secours au gouvernement, et l'ayant obtenu, le temple fut couvert en ardoise¹³⁵.

Mais, les familles s'étant multipliées, le temple devint trop petit. Et en 1865, on leva une souscription parmi les membres de l'assemblée; et Jérémie Pruvot, deuxième fils de Jean-Baptiste écrivit à l'empereur Napoléon III, pour lui demander un secours; cela lui fut accordé par les voies légales. La commune de

¹³⁴ Né à Nîmes et 1837 (D.R.). Noter les termes assez peu amènes de Pruvot. Ils sont éclairés par une délibération du « comité pour le maintien de l'ordre dans le culte réformé de Bertry », reg. Conservé à Bertry, du 24 oct. 1861 : « Le comité [...] s'est réuni [...] afin d'examiner s'il n'était pas bon de faire venir M. dégremont afin de pouvoir juger de lui et de sa doctrine » (M.T.)

¹³⁵ Léopold et Héliodore Poulain étaient acquis à la Révolution de 1848. Selon la tradition familiale, Léopold Poulain aurait rempli des fonctions officielles après février. Reste à vérifier (M.T.)

Bertry y contribua aussi. Enfin on démolit le temple que les Baptistes avaient fait bâtir et on en construisit un autre sur les mêmes fondements mais un peu plus grand.

Pendant qu'on travaillait au temple, Pruvot, qui était toujours à Verdun, *alla* à Bertry pour visiter sa famille, comme il le faisait presque chaque année.

Le dimanche 10 septembre 1865, M. Dégremont présida l'école du dimanche à Bertry et fit le culte du matin. Et comme Pruvot devait prêcher l'après-midi, parce que lui, Dégremont, devait aller à Caudry où c'était la fête, il pria Pruvot d'annoncer que lui Dégremont, serait à Bertry le dimanche suivant, pour faire une collecte en faveur des esclaves de l'Amérique qui venaient d'être émancipés, Ce qui fut fait.

Pruvot dîna ce dimanche-là chez Léopold Poulain. à côté de M. Dégremont. Mais ce dernier ne fit aucune proposition à Pruvot Pour les Cultes du dimanche suivant ; après le dîner, Dégremont partit Pour, Caudry. Et Pruvot prêcha l'après-midi dans une maison où on s'assemblait depuis que le temple était en réparation.

Le dimanche 17 septembre, c'était la petite fête de Bertry. Comme Pruvot arrivait au lieu de culte le matin, son neveu Louis Poulain, fils de Léopold, qui se préparait au ministère évangélique et qui venait de commencer l'école du dimanche, s'empressa d'offrir à son oncle la présidence de l'école ; mais celui-ci refusa parce qu'il désirait entendre son neveu présider cette école. Ce que le neveu fit à la grande satisfaction de l'oncle [...].

L'après-midi Dégremont était au culte quand Pruvot y est arrivé. Et ce dernier se mit au rang des auditeurs. Dégremont, se déplaçant, *alla* lui demander s'il ne voulait pas dire quelque chose au service. Mais Pruvot lui répondit : Non, pour cela vous auriez dû m'en prévenir dimanche dernier; maintenant il est trop tard [...].

Le jeudi 2 août 1866, on fit avec bon goût et élégance l'inauguration du nouveau temple de Bertry. Ce fut M. Bessier, Pasteur des Eglises libres de Paris, qui fit le discours d'inauguration¹³⁶. La jeunesse protestante de Bertry a montré comment elle pouvait chanter les louanges du Seigneur avec harmonie.

Le 29 décembre 1869, on a consacré dans le temple de Bertry, le jeune Louis Poulain, comme ministre de l'Évangile. Outre les pasteurs de la consistoriale du Nord, il y avait aussi MM. les Pasteurs [Théophile] Poulain et Monnier de Saint-Quentin. Puis enfin M. Lorriaux de Paris qui fut chargé du discours de consécration¹³⁷.

C'était le quatrième pasteur que la petite Eglise protestante de Bertry avait produit, savoir Théophile Poulain, Jean-Baptiste Pruvot, Eraste Pruvot, son fils et enfin Louis Poulain neveu de Pruvot père. Et cela depuis le réveil de 1822. Grâce à

¹³⁶ Eug. Bersier, très probablement (D.R.)

¹³⁷ Théophile L. (1838-1910), fils d'Elisée L. mentionné supra ; il venait de quitter Quiévy pour être à Paris, non pas pasteur, mais agent général de la Société Centrale (A.N., F19 10392, et Paul Barde, Soc. Centrale, p. 14) (D.R.) Marié à Simée ou Cimée Poulain, fille aînée d'Héliodore, il était donc neveu par alliance dde Léopold Poulain, et cousin du consacré (M.T.)

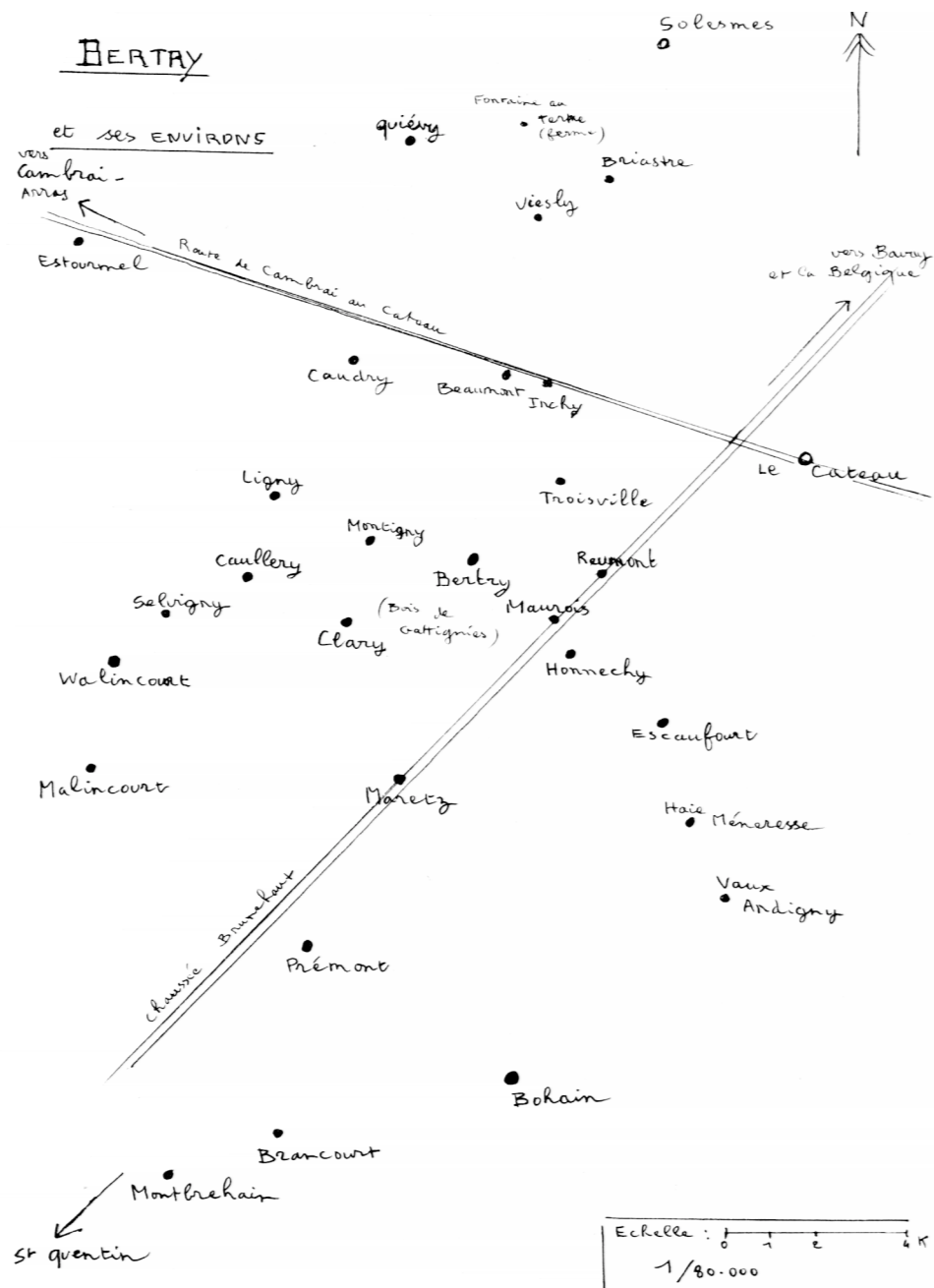
Dieu ce sont quatre Pasteurs essentiellement évangéliques. Espérons que ce ne sera pas tout.

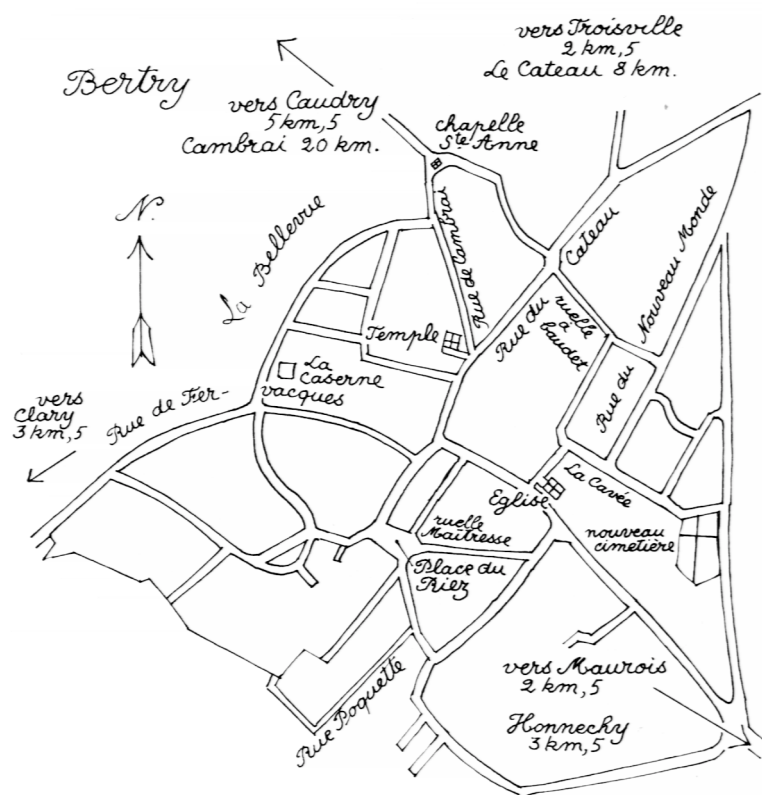
Cependant cette Eglise de Bertry a été souvent méprisée par les autres Eglises protestantes du pays, à cause disait-on de ses divisions.

Mais ces divisions étaient un signe de vie. Car là n'était pas le calme de la mort, le silence du sépulcre. Que cette Eglise conserve sa vie divine, sa vie spirituelle en Jésus-Christ. Dût-elle pour cela être divisée. Car si elle s'assoupit, elle mourra. C'est à cet état de léthargie spirituelle qu'on veut l'amener. Mais il y a des veillants qui ne se tairont point. Que Dieu la soutienne dans la sainte guerre.

Sur la fin du mois de juillet 1876, M. Dégremont quitta le poste d'Inchy-Beaumont pour celui de Boulogne-sur-Mer.

FIN





Plan établi à partir de:
 Histoire de Bertry
 par Edouard du Chesne.
 (1977).